

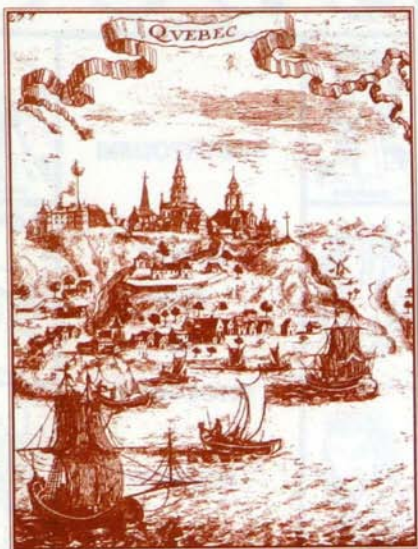
R. P. M.-A. LAMARCHE, O.P.

Directeur de la Revue Dominicaine

Ebauches Critiques



ADJ. MENARD, imprimeur-éditeur, MONTREAL
MCMXXX



Bibliothèque
nationale

Québec



SCIENCE

C840.9

33061

L162e

Max
28129

ECOLE NORMALE IGNACE-BOURGET

465 est, rue Mont-Royal — Montréal

Ebauches Critiques

33061

C840.9
L215a

IL A ÉTÉ TIRÉ À PART SUR PAPIER CARLYLE JAPON
30 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
NUMÉROTÉS À LA MAIN DE I À XXX
ET PARAPHÉS PAR L'AUTEUR
ET 20 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS À LA PRESSE

Du même auteur:
"NOTRE VIE CANADIENNE"

ETUDES ET DISCOURS

~~11111111~~

C840.9
L215c
1930a

Droits réservés, Canada, 1930.

*Nous soussignés avons lu l'ouvrage du révérend Père
M.-A. Lamarche, O.P., intitulé "Ebauches critiques," et
nous l'avons jugé digne d'être imprimé et publié.*

Benoît Mailloux, O.P.,
Lecteur en S. Théologie.

M.-Ceslas Forest, O.P.,
Lecteur en S. Théologie.

Nihil obstat :
Canon. A.-Emilius Chartier,
Censor librorum.

Imprimi potest :
Alphonse-E. Langlais, O.P.,
Provincial.

Marianopoli, die 15a decembris 1929.

Die 2a decembris 1929.

IMPRIMATUR

† GEORGES, Arch. Coad. de Montréal
18 septembre 1929.

ECOLE NORMALE IGNACE-BOURGET
465 est, rue Mont-Royal — Montréal

AVERTISSEMENT

Si la critique orale est de toutes les saisons humaines, de la jeunesse en particulier, la critique imprimée est bien de mon âge. Est-elle également de ma profession ? Prêtre et religieux, j'avoue qu'il m'a fallu de longs jours d'attente réfléchie pour me décider à publier ce recueil où l'on trouve, à la suite d'idées synthétiques sur ce genre ingrat, l'appréciation de quelques livres, auteurs ou orateurs contemporains.

C'est que, même exercée à côté du ministère officiel et comme demi-distraktion, toute critique émanant d'un prêtre revêt un caractère délicat, pour ne pas pas dire scabreux. Il a beau mesurer son langage, en atténuer l'expression jusqu'à paraître banal, toujours on l'imagine, s'il frappe, préoccupé de défense religieuse et morale, — et l'on crie au double mandat; s'il caresse, influencé par l'onction héréditaire du sacerdoce, — et l'on crie à l'eau bénite de sacristie. J'ai entendu même exprimer cet avis que la censure cléricale avait étouffé chez nous de riches talents. Ce serait peut-être l'occasion de redire: nommez-les. Quelques-uns cependant formulent pour leur compte des griefs notables et je pourrais les nommer. Le sentiment ou l'attitude qui en est résulté dans l'esprit du public

AVERTISSEMENT

pouvait légitimement retarder, sinon empêcher l'offrande que je lui apporte aujourd'hui.

Voici par ailleurs une compensation. Quand on suit dans la presse les comptes rendus de la critique ou les boniments de la réclame, on se perd dans l'énumération des causes de stérilité littéraire au Canada. Hier c'était l'antagonisme des capitales contre la campagne et les villes de province; aujourd'hui, c'est la concurrence du marché français. Tantôt c'est la rapacité de l'éditeur; tantôt l'apathie de nos libraires et du public en général. Croirait-on qu'après le clergé gardien de la tradition, vieil ennemi de l'art pour l'art, c'est la foule elle-même,

Commise inexorable au service du Ciel,

que l'on accuse de vouloir éteindre les poètes en... rallumant les feux de l'inquisition! Moi qui pensais, contrairement au subtil René Chopin, que les prédicateurs réussissaient fort mal à la détourner des mauvais livres!... Parmi donc tant de causes divergentes, l'empiètement des clercs ne devrait compter que pour une seule. Pour ma part, j'ai conscience de n'avoir découragé personne, excepté ceux pour qui le découragement me semblait dans ce domaine l'unique planche de salut.

Cependant, à propos d'art désintéressé, un autre aveu s'impose que j'inscrirai en toute franchise. Il a fallu la puissante intervention de philosophes comme M. Maurice DeWulf et le P. Sertillanges pour mettre au point l'opinion, assez répandue chez les guides catholiques, que l'artiste devrait toujours viser positivement

un but utile : la défense d'une cause, l'éclosion d'un sentiment, la propagande d'une idée; comme si la beauté saine d'une œuvre d'art n'avait pas en soi une suffisante force de rayonnement. S'agit-il de l'écrivain artiste, tout ce qu'on doit exiger de sa part, c'est qu'il n'articule rien contre les principes reconnus du moral et du vrai. Ce malentendu tend beaucoup à disparaître, comme s'évapore à la réflexion cette nuée de prétextes, grossie à plaisir pour mieux justifier l'échec de tel auteur, l'abstention de tel autre. Que nos littérateurs cessent d'assaillir le marché de produits anesthésiques "capables d'aggraver l'immobilité des morts." (L. Bloy). Qu'ils nous donnent des œuvres vraiment fortes, à base d'observation profonde, où se heurtent par conséquent les divers jeux de l'âme, où le mal pour une part entre en composition comme le bien, le tout manié d'un doigté supérieur, dans le respect des convenances, du vocabulaire et de la syntaxe. — Au fond, c'est peut-être cela qui s'appelle écrire pour les grandes personnes et qui fixe un auteur à la page, plutôt que la soudaine intrusion du détail obscène, à la manière de Maurice Genevoix ou d'Ernest Pérochon. — Et ces œuvres seront en vogue auprès du clergé et des laïcs : je pense à La Brière; à l'étranger comme au pays : je pense à Maria Chapdelaine; chez la foule comme chez l'élite : je pense à vous, monsieur DesRochers, à vos rudes paysans et défricheurs qui, depuis au-delà d'un siècle, à l'ombre de Orford, ahanent leur vie sans pouvoir l'exprimer autrement que par leurs chansons. Celles-ci ont trouvé dans vos sonnets un écho aux ondes miraculeuses, captées avant tant de science, un écho qu'on pourrait dire immortel !

AVERTISSEMENT

J'en viens au caractère du présent volume. "Un critique", disait Sainte-Beuve, "en restant ce qu'il doit être, peut avoir jusqu'à trois jugements, trois expressions de jugement : le jugement secret, intime, causé dans la chambre et entre amis, un jugement d'accord avec le type de talent qu'on porte en soi, et, par conséquent, comme tout ce qui est personnel, vif, passionné, primesautier, enthousiaste ou répulsif, un jugement qui, en bien des cas, emporte la pièce : c'est celui de la prédilection ou de l'antipathie.

"Mais on n'est pas seul au monde, on n'est pas le type et le modèle unique et universel : il y a d'autres moules que celui que nous portons en nous, il y a d'autres formes de beauté en dehors de celle que nous adorons, comme la plus parente de notre esprit, et elles ont le droit d'exister. Au sein de cette infinie variété de talents, pour les embrasser et les critiquer, la première condition est de les comprendre, et pour cela, de s'effacer ou même de se contrarier et de se combattre. Il faut, si l'on veut rester juste, introduire à chaque instant dans son esprit un certain contraire. Cela constitue le second jugement, réfléchi et pondéré, en vue du public. C'est celui de l'équité et de l'intelligence.

"Enfin, il y a un troisième jugement, souvent commandé et dicté, au moins dans la forme, par les circonstances, les convenances extérieures, un jugement modifié, mitigé par des raisons valables, des égards et des considérations dignes de respect : c'est ce que j'appelle le jugement de position ou d'indulgence." (Nouveaux lundis, t. 6, Théophile Gauthier).

AVERTISSEMENT

Mon choix ne pouvait languir entre ces trois méthodes. D'instinct j'adoptai la deuxième, basée autant que possible sur l'intelligence des œuvres et conduite en toute impartialité, sans autre condiment que l'insistance à faire prédominer quelque principe d'art, certaine qualité de goût, et à empêcher que ne s'établisse sous prétexte de réalisme "le règne du mufle". (F. Mauriac). Ce procédé m'a toujours paru le plus efficace auprès du lecteur. Il finit même par réagir sur l'écrivain. Le tintement régulier d'une cloche monastique réveille parfois ceux que la sonnerie en branle a laissés à leurs rêves. Ainsi l'avis doucement répété du critique obtient meilleur effet qu'une retentissante algarade.

Deux ou trois pièces de la fin participent de la dernière espèce de jugement. Non pas que des écrivains comme Mgr Baudrillart et M. Gilson aient besoin d'indulgence. Le seul caractère d'un discours de présentation ou de remerciements s'oppose à une appréciation tant soit peu complète de l'œuvre et du personnage.

M.-A. LAMARCHE, O.P.

Une enquête sur la critique

Le plus grand honneur, le plus aimable privilège que la jeunesse puisse accorder à un homme de mon âge, c'est de le conserver dans ses rangs. Au lieu de cela, la jeunesse montréalaise, par l'entremise du Cercle Dollier de Casson,¹ paraît me dire ce soir, oh ! bien gentiment : Monsieur, sortez, s'il vous plaît, de nos rangs ; montez sur cette estrade et donnez-nous des conseils à la manière des anciens. Et j'ai accepté, malgré tout. J'ai accepté dans le vague espoir que l'on m'invitait peut-être à titre de collaborateur et que ma sentence d'exclusion comportait alors un sursis. Au fait, je me souviens d'avoir lu un jour, sur la liste des collaborateurs de la Revue des Jeunes, le nom d'un jeune homme de soixante-treize ans, qui s'appelait Etienne Lamy.

En acceptant de prendre part active à cette soirée littéraire, je devais accepter également d'y causer littérature. Ici danger plus grave, perplexité croissante, et ma foi, demi-reculade chez votre collaborateur, lequel

1.—Cette conférence fut prononcée, à Montréal, en février 1926, sous les auspices de l'Association Catholique de la Jeunesse, à l'occasion de la proclamation des Prix d'action intellectuelle.

après tout n'est pas du métier. Alors, savez-vous ce que j'ai fait ? J'ai demandé un coup d'aile à Léon XIII, comme on demande à certains autres un coup de main. Ce coup d'aile, je l'ai trouvé dans un passage d'une lettre du Pape au cardinal Parocchi : "La vérité illuminée par "l'éclat du langage pénètre plus facilement les esprits "et s'en empare plus fortement. Il y a là une certaine "similitude avec le culte extérieur de Dieu, qui a cette "grande utilité d'élever l'esprit et la pensée, des choses "sensibles à la divinité Elle-même." Parvenu à ces hauteurs, quel publiciste, religieux ou laïque, voudra se désintéresser du culte extérieur du vrai, si ce culte doit conduire plus aisément à la connaissance et à l'amour du vrai ? Enfin, j'ai opté pour la Critique, parce que la fondation des "Prix d'action intellectuelle" m'est apparue, il y a deux ans, comme l'entreprise de critique la plus positive, la plus importante, la plus féconde qui ait été inaugurée depuis qu'un commencement de vie littéraire a pris racine au Canada.

Mesdames et messieurs, ce qu'il faut à notre littérature en général, mais en particulier à la critique, puisqu'elle exerce primauté et juridiction sur tous les genres, c'est *une orientation, une inspiration et une diffusion*. Non pas que la critique, à l'heure actuelle, soit totalement privée de ce triple ressort, — ce serait l'ataxie à brève échéance, — mais on peut sans embarras lui souhaiter une orientation plus ferme, moins soucieuse de l'auteur, qui n'est pas son élève, que du public qu'elle a mission d'instruire et de corriger ; une inspiration plus haute, procédant à la fois de règles sûres et d'une

sympathie voulue, méthodique, vis-à-vis de l'écrivain et de son œuvre; enfin, une diffusion plus large, servant de contrepoids à l'annonce commerciale du dernier volume paru.

Selon une méthode qui s'impose à nous pour toute question en dehors du domaine politique ou économique, c'est à la France qu'il convient en ce moment de demander, dans une large mesure, conseil et direction. Et la lumière sur les trois aspects du problème nous sera fournie en partie par une récente enquête instituée en mai 1921 par deux revues françaises : les "Marges" et la "Connaissance". Elles foisonnent là-bas, ces enquêtes. Depuis deux ou trois ans, pas une revue, pas un journal qui n'y soit allé de son referendum. Les réponses une fois dénombrées et soumises à un classement méthodique, on obtient souvent de la sorte une convergence de rayons par quoi s'illumine tout un sujet. Pour le dire en passant, c'est aussi un procédé commode qui permet de remplir des colonnes et des pages sans effort. Il est spécialement recommandable en été; et j'avais songé, comme directeur de revue, à y recourir durant les mois de chaleur, en posant aux hommes d'Eglise quelque innocente question, comme celle d'une jeune fille troublée dans sa piété, qui s'adressait un jour à mon bureau, pour savoir s'il y avait péché mortel à lâcher saint Joseph pour saint Antoine de Padoue !

I

Parmi les questions soumises au public par les "Marges" et la "Connaissance", il en est une d'abord

qui mérite préterition, en ce qu'elle offre un médiocre intérêt dans notre pays. La critique doit-elle être universitaire, académique ou indépendante ? Indépendante ! répond l'humeur belliqueuse et la verve unanime des enquêtés. Ce n'est pas le lieu d'examiner pourquoi le seul mot d'Académie ou d'Université provoque là-bas autant de répulsion dans des milieux parfois très opposés, ni jusqu'à quel point les déconvenues personnelles ont pu influencer pareil sentiment. Au Canada français, à Québec comme à Montréal, l'enseignement officiel demeure compatible avec une exacte indépendance dans les questions libres soumises à la critique ; et sur le terrain des faits, diverses tentatives de critique universitaire ou semi-académique (comme celle de l'Action française en 1920-21) ont amplement démontré que chaque professeur pouvait obtenir ses coudées franches. Ce que nous voulons, c'est la haute critique, la critique "conscience de l'art", comme l'a définie Hello, apte à communiquer l'influx vital à toutes nos œuvres, quels que soient les organes de transmission.

Mais la question suivante, posée par les "Marges" dépasse assurément tout conflit local, et, sans qu'il y paraisse à première vue, nous trouverons dans les réponses un principe de saine orientation pour nos Aristarques. Suffit-il d'être connaisseur, ou faut-il être créateur, pour avoir droit au titre de critique et en exercer légitimement les fonctions ? La plupart des consultants auteurs : poètes, romanciers, dramaturges, dénie toute autorité au critique qui n'a rien créé, parce que, disent-ils, il ne peut rien comprendre aux créations

ni surtout rien apprendre aux créateurs. Cette opinion mène fort loin. D'abord elle fait bon marché du public, déchet immense, sombre moyenne qui n'aura même plus le droit d'applaudir. En second lieu, pour être logique, elle doit exiger du critique professionnel, non seulement qu'il ait produit une œuvre, mais une œuvre du même genre que celle qu'il prétend citer à son tribunal : ainsi, ni le prosateur ne pourra juger poète, ni le romancier un dramaturge, ni le poète comique un poète tragique, et vice versa. Vous voyez d'ici l'armée de juges qui devront forcément être mis à la retraite... Voici, par contre, une liasse de réponses — celles des purs critiques — où l'on refuse toute juridiction au créateur, parce que, ombrageux par nature et partial par définition, il est grandement exposé à toujours juger l'œuvre d'un confrère d'après sa propre esthétique et à ne jamais perdre de vue ce clocher-là. Et comme la question n'est pas neuve, ces réponses se trouvent corroborées d'avance, au XVIII^e siècle, par un mot de Voltaire : "Les artistes sont des juges compétents de l'art, mais ces juges sont tous corrompus." Croyons-en ce malin patriarche, quand il parle de corruption. Plus près de nous, Sainte-Beuve déclare que "pour être un grand critique ou un historien "littéraire complet, le plus sûr serait n'avoir concouru "en aucune branche, sur aucune partie de l'art". Il dit ailleurs que "c'est là une des conditions du génie critique "dans la plénitude où Bayle nous le représente". Cet aveu du célèbre critique, lui-même romancier dans "Volupté" et poète avec Joseph Delorme, jette en balance un poids remarquable. Vraiment, dans les consultations

de ce genre, les morts comme les vivants devraient obtenir droit de suffrage.

Mais voici le nœud véritable et conclusif du débat. *Tout critique digne de ce nom est créateur* : créateur du goût public, parfois inexistant, mais toujours à maintenir, à diriger, à réformer, à recréer. Je ne sais pas si M. Pierre Lasserre a répondu à l'enquête, mais je sais fort bien qu'elle eût été sa réponse. Je la trouve inscrite dans ses *Chapelles littéraires*. "Une erreur aussi plate que répandue et qui donne au métier de critique de forts ridicules aspects, c'est de croire que la critique a pour but de corriger les défauts des écrivains dont elle s'occupe, comme les admonestations du professeur ont pour but l'amélioration de l'élève. Rien de plus faux. Que les écrivains, les artistes prennent ce qu'ils voudront de ce que la critique prononce à leur sujet. C'est dans le public seul qu'une critique consciente de sa raison d'être essaie de susciter des mouvements. Renonce-t-elle à agir sur la littérature ? Au contraire elle en prend le plus sûr moyen... Toute heureuse floraison des lettres et des arts dépend de deux forces générales : le génie individuel et un public suffisamment élevé, éclairé et sensible... Pour moi la critique est une forme, éminente entre toutes, de la création intellectuelle, ou elle n'est point".

Que voilà une théorie splendide, et riche de conséquences, et féconde en applications ! Chez nous comme ailleurs la puissance d'argent porte au premier rang de la société un flot de bourgeoisie dont la fortune a été prompte, dont l'éducation sera lente et qui voudrait

néanmoins, par droit de fortune, cueillir les moissons de l'esprit sans avoir au préalable cultivé son esprit; pour qui tout est nouveauté et prodige en ce domaine; et qui, à peine muni d'un peu d'orthographe, de maigres souvenirs de voyages et d'un bout de bibliothèque où trône innocemment Myriam Thélem ou Guy Chantepleure, se croit déjà autorisé à rendre des décisions suprêmes en matière de littérature, surtout de drame et de roman. Il n'a guère que son bagout pour propager le roman fade ou malhonnête : au théâtre il a ses mains pour applaudir et son argent pour occuper les premières loges. N'est-ce pas lui ce bon public d'ordinaire irréprochable, souvent scrupuleux au dehors et dans sa vie de famille, qui, déposant ses scrupules au vestiaire, a été cause, depuis cinq ou six ans, que des théâtres auxquels un article du Code devrait interdire au moins leur appellation patriotique, ont ouvert à tout Montréal, dans la partie la plus française de la ville, ce que j'appellerai des écoles du soir de prostitution !

Je m'arrête... L'indignation déroge où suffit le mépris. Je suis informé, du reste, que la tournure des choses va peut-être changer, selon des indices favorables, et pour des motifs illustrant ma thèse. En face de ce public abusé et coupable à la fois, une pincée d'hommes s'est levée pour défendre l'art en même temps que pour venger l'honneur. En leurs veines, je suppose, coule un peu du sang des reîtres ferrailleurs qui suivaient jadis le roi de Navarre à son panache, puisqu'ils en gardent l'obstination farouche et la rancune concentrée. Mesdames et messieurs, je sais que les citations civiles

+ à l'ordre du jour sont généralement de mauvais goût et davantage encore depuis la Guerre. Mais il est des circonstances où la justice elle-même, jointe à une élémentaire gratitude, auraient à souffrir d'une pareille réserve. C'est pourquoi je déclare que si la ville de Montréal obtient un jour un théâtre qui soit, non pas un "temple", mais au moins une salle balayée, elle le devra en grande partie aux écrivains du "Nationaliste" et à M. Victor Barbeau. Ces jeunes gens ont pensé que suivre le courant public, c'est enlever au public une force sur laquelle il compte et dont la littérature et les beaux-arts ne peuvent se passer. Inscrivons-les sans crainte, malgré leurs outrances, au premier rang de nos critiques. Ils ont refait chez nous la mentalité artistique de tout un groupe, et pour autant ce sont des créateurs : car créer, c'est tirer quelque chose du rien.

II

Une autre question posée dans l'enquête se traduit à peu près en ces termes : Lequel préférez-vous, du critique dogmatique qui, dominant ses impressions et boudant parfois son plaisir, s'inspire uniquement des règles établies : principes généraux d'invention, de composition et de style ou théories spéciales à chaque genre, lois communes à tous les peuples ou résultant des traditions nationales et du génie particulier d'une race; ou du critique impressionniste qui, livré au charme d'une lecture ou d'un tableau, déguste son émoi, le traduit en relief, jouit de l'effet sans remonter aux causes et en

fixant l'essentiel de son métier dans l'aveu de ses préférences.

Seule au nombre des plébiscitaires, madame Henriette Charasson, critique à la revue "Les Lettres", se déclare en faveur de l'impressionnisme, "après avoir cru longtemps que la critique dogmatique était le plus utile". Tous les autres se réfugient dans la synthèse. Synthèse, synthèse : vérité, vérité, pourrait-on dire en présence de tant et tant de conceptions nouvelles et de divergences d'écoles. N'avons-nous point lu tout récemment dans la "Revue des Deux Mondes" (1er décembre 1921), que l'effort convergent des jeunes littérateurs aboutirait peut-être à une fusion intime du classicisme avec le romantisme, du symbolisme avec le réalisme ? Et n'y a-t-il point des œuvres où cet idéal se trouve déjà en partie réalisé ? A plus forte raison, une critique faisant appel en même temps aux puissances de raison et à toutes les facultés émotives aura-t-elle chance de refléter le vrai. En tout cas, voici la réponse de M. René Gillouin :

"Je pense que tous les genres de critique sont bons, "hormis le genre insignifiant. (Je ne dis rien, bien "entendu, du genre malhonnête, ou lâche, ou simplement "complaisant, qui est légion et qui est au-dessous du "mépris.) D'ailleurs un critique un peu complet doit "être à la fois dogmatique, parce qu'il n'y a pas de "personnalité qui compte sans une doctrine, explicite ou "implicite; impressionniste, parce qu'il n'y a aucune "possibilité d'appliquer une doctrine, sans recevoir des "œuvres des impressions directes, vraies et nettes :

“indépendant, parce que, s'il dépendait d'autre chose que de la vérité ou de ce qu'il croit tel, ce ne serait pas un critique, mais un mercenaire; artiste enfin, ou à tout le moins capable de contempler d'un œil pur et de recréer en soi l'œuvre d'art qu'il est incapable de créer”. Cette profession de foi vaut toute une conférence. Voyez-y du moins la preuve condensée de ce que j'affirmais à l'instant : dans les plus bruyants de ces manifestes d'écoles, où prendront naissance parfois de nouveaux styles, antithèse se ramène à synthèse, et synthèse égale vérité. Au début la fureur de la mode empêche de saisir les points de contact avec des formes d'art en apparence périmées; mais le temps se charge de restaurer l'équilibre. Ici encore le problème agité remonte à une vieille date. Et j'imagine que là-haut, dans le ciel des critiques, Brunetière et Lemaître, longtemps divisés à ce sujet, mais se voyant enfin d'accord pour l'éternité, ont dû se donner une fraternelle accolade...

Quelle inspiration la critique canadienne ira-t-elle puiser dans cette admirable synthèse ? A part les lois générales, qu'il ne saurait être question d'abroger ni même de discuter en ce pays, la seule formule dogmatique proposée jusqu'ici l'a été par M. l'abbé Camille Roy, mais sans accompagnement de foudres et avec une rare largeur d'esprit, comme nous allons le voir. “C'est d'après les conditions et toutes les circonstances de notre vie nationale qu'il faut essayer de fixer ici le goût littéraire et c'est cela que doit viser particulièrement la critique”, affirmait-il en 1904, dans une célèbre conférence où la pondération et la consistance logique

réjoignent la vigueur de l'analyse, et où, malgré la préférence accordée aux œuvres expressives du terroir, vous chercheriez en vain l'édit de proscription contre les œuvres à cachet purement humain. C'est bien plutôt le contraire qu'on y trouve, et par exemple dans ce passage :

"De même que l'on ne peut exiger de nos écrivains qu'ils se cantonnent en un répertoire de sujets exclusivement canadiens, l'on ne doit pas leur reprocher de soumettre parfois leur esprit, leur goût, leurs habitudes de penser, leur art, et, pour ainsi parler, leur conscience littéraire aux influences qui viennent de l'étranger. Laissons-les assez volontiers demander aux écrivains de France quelques conseils sur l'art d'écrire et de composer un livre; et, pour énoncer un principe plus général, laissons-les s'assimiler tout ce qui, dans les littératures étrangères à notre pays, qu'il s'agisse du fond ou de la forme, peut être profitable à l'art canadien". (Essais sur la littérature canadienne : Nationalisation de notre littérature). Un peu plus loin, ayant mis nos littérateurs en garde contre un piteux décalque des auteurs français modernes, où leur propres écrits risqueraient fort de perdre toute espèce d'originalité, il ajoute aussitôt : "Sans doute il ne faudrait pas non plus pousser trop loin cette critique, et jusqu'à oublier que nos livres canadiens, surtout quand ils seront bien faits, ressembleront toujours étonnamment à des livres français." Voilà des textes que nos différentes écoles, ou, pour parler plus modestement, nos divers bureaux de critique et nos plus brillants essayistes auraient dû revoir et méditer,

au lieu de s'appliquer à couper les ponts que le distingué professeur avait si habilement construits.

Il eût fallu, de plus, extraire sans retard de cette théorie nationalisante les virtualités qu'elle contient. Quand M. l'abbé Roy déplore que nos romanciers et nos poètes, s'arrêtant le plus souvent à la surface des choses, ne nous livrent pas une suffisante image de nos âmes et de notre pays, n'est-ce point là une invitation discrète à pratiquer davantage un sain réalisme incluant, si j'ose dire, la religion du détail ? Je ne sais si je m'abuse : il me semble qu'un étranger lisant jusqu'en 1913 nos narrateurs ou nos descriptifs, et les voyant pour la plupart sans cesse évoquer notre grand fleuve, nos immenses lacs, nos vastes prairies, nos profondes forêts, nos hautes montagnes, sans compter notre flore et notre faune gigantesques, devait ahuri se demander si le Canada est un territoire où il n'y a pas de coins, d'abris ni de retraites où puissent se recueillir l'œil et les poumons se reposer ; ou encore une étendue miraculeuse où les espèces végétales au animales croissent sans être assujetties à des individus ! De même, en liant connaissance, par certains ouvrages, avec le type abstrait, quoique fidèle, de l'habitant canadien-français, il dut maintes fois éprouver le désir de rencontrer ce même type avec un nom et un prénom, avec du sang dans les veines, un visage et des cheveux, et une quelconque aventure sur sa route.

Enfin Louis Hémon vint... et le premier sur notre sol adopta un coin solitaire et des individus concrets pour les décrire à fond. Le premier il s'avisa que les feuilles des bouleaux et des trembles ne commençaient

pas à jaunir en même temps que les autres, et qu'au milieu de l'été, quand les bluets mûrissent, "le violet de leurs baies grasses noyait peu à peu le vert éteint des dernières fleurs du bois de charme". Volontiers terre à terre, il osa impunément dire que le soir venu, à travers les spirales de la fumée des pipes, le lent bavardage des hommes de la campagne prêtait à la poésie. Et ceux qu'avait énervés la trop fréquente apparition de *la grise* dans nos descriptions de vie rurale, goûtèrent sans doute satisfaction à voir Charles-Eugène, le vieux cheval des Chapdelaine, "attelé aux grosses racines et soufflant "quelques instants, les yeux fous, en attendant l'ordre "bref qui le jetterait en avant de nouveau". Mesdames et messieurs, des réticences furent posées, touchant ce nouveau "roman de l'énergie nationale". Mais toutes réticences admises, ce sera pour longtemps le devoir d'une critique sagement nationalisante de dire aux romanciers de l'avenir : Soyez Louis Hémon, si vous le pouvez ; si vous ne le pouvez pas, n'allez pas croire que ce soit une marque de prééminence ; et puisqu'il le fut, pardonnez-lui de l'avoir été !

Il n'y a pas jusqu'à l'impressionnisme critique, pourvu qu'on y ajoute une part de raisonnement et de calcul, qui ne puisse à son tour inspirer nos censeurs canadiens. Brunetière en personne confesse ceci : "Il y a dans toutes les grandes œuvres de la littérature ou de l'art un je ne sais quoi qui ne se révèle ou qui ne se donne qu'à la sympathie". Nous resterons d'accord avec les meilleurs maîtres en étendant cette remarque à toutes les œuvres, grandes ou petites, et même en substituant

au mot sympathie le mot admiration. Admiration méthodique, seul chemin qui mène à la vérité, et donc à l'indépendance et à l'impartialité critique. Nous disions tout à l'heure que le vrai critique s'adresse principalement à son grand élève le public; mais de toute façon il doit passer par l'auteur, vivant prétexte, et par l'ouvrage, actuelle matière de son enseignement. Or l'un et l'autre "possèdent", au sens juridique du terme; ils ont droit à cette admiration voulue et concertée, et temporaire en bien des cas, mais en même temps simple et dégagée comme celle de l'enfant, qui, "n'ayant pas encore de volonté propre, de siège fait, de désirs factices, de passions, reste en ce monde le plus beau, le plus digne réceptacle de vérité". (R. P. Sertillanges : *La vie intellectuelle*).

Cette disposition admirative permet tout d'abord au critique de reconnaître et d'apprécier l'ensemble de l'œuvre avant de s'y installer pour en juger le détail : encore à la façon de l'enfant qui semble vouloir avaler la table avant de *choisir* un morceau, c'est-à-dire de critiquer. Et notez bien que par cette comparaison je hisse le critique fort au-dessus du médiocre. "Le premier "mot de l'homme médiocre qui juge, porte toujours sur "un détail et ce premier mot est toujours faux, fût-il "vrai. Il est faux par la place qu'il occupe, faux par "l'importance qu'on lui donne, faux par l'isolement où il "reste." (Hello). Le grand critique, lui, ayant commencé par dominer l'ensemble, n'en a que plus d'autorité pour juger les parties. Entré dans l'édifice par la porte d'honneur, il en sortira par la même voie. Qu'il parle à

cette heure : un peuple entier l'écoute, quand ce n'est pas l'univers pensant. Il n'a pas besoin de nous décrire son travail préalable ou ses séances d'approche. Inutile de protester qu'il s'est "laissé faire" par la beauté. Qu'il le veuille ou non, nous assistons, pour ainsi dire, à la genèse de sa pensée et de son sentiment. Volontiers nous y conformons les nôtres. Et l'auteur lui-même, parfois évincé, dépossédé, ramené des hauteurs de son rêve au plan des dures réalités, mais sentant bien qu'ils ont senti un instant le même idéal, salue un frère dans son impartial juge. De la part d'un tel juge les grands blâmes sont moins amers, et, comme au temps du vieux poète, la plus petite louange, venant détromper l'angoisse du cœur, atteint aux vastes proportions :

*Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'était donner toute la terre ronde.*

Mesdames et messieurs, il va sans dire que depuis 1778, époque où l'on a cru pouvoir situer la naissance de la critique en ce pays (avec l'apparition de la Gazette littéraire de Montréal), jusqu'à ce soir, le système de l'admiration méthodique n'a pas été constamment en vigueur dans le jugement et la classification des œuvres.

En plus d'une circonstance, je l'avoue, il fallait bien constater et parfois dénoncer ce qu'on nommait en France, sous la Terreur, le "délit de nullité". En quoi consistait ce curieux délit ? La sentence du tribunal terroriste va nous l'apprendre ; elle était formulée à peu près en ces termes : Vous n'avez rien fait contre la République, mais vous n'avez rien fait non plus en sa

faveur. Vous serez guillotiné demain à quatre heures de l'après-midi, sur la place d'Arras... Bien, très bien. Mais pourquoi, au tribunal des Lettres, imiter cette procédure macabre et cette besogne de sang ? quand il suffirait tout court d'une ordonnance de non-lieu. Ayant constaté le délit de nullité, le bon critique déclare à part soi, et publiquement, s'il le faut : cette œuvre n'existe pas. Et il passe.

Mais chose étrange : même lorsqu'il s'agit d'œuvres proprement existantes, on verra chez nous la critique — devenue depuis Taine une véritable science, tributaire mais distincte de toutes les autres — évoluer d'une science en une autre, passer de la jurisprudence à la médecine, ou même redevenir un art avec la chirurgie ! Telle maison d'éditions, tel journal, telle revue possède pour son compte un chirurgien attitré auquel on désigne un patient. Parfois, dans les cas plus difficiles, on mande un praticien du dehors. Et il arrive ceci, — comme l'observe plaisamment pour la France monsieur Mayr, rédacteur des "Feuilles libres", en repassant les témoignages de l'enquête, — que de francs impressionnistes, ou supposés tels, retrouvent pour l'occasion l'instinct farouche et sanguinaire du dogmatique. "Seulement, dit-il, ils opèrent en souriant, comme le "dentiste qui cache son davier dans sa manche pour ne "pas épouvanter le client, et puis crac ! le tour est joué". Je demande alors, dans l'hypothèse d'un pareil système un peu généralisé, ce qui adviendrait chez nous de la fameuse synthèse dogmatico-impressionniste... Et je passe à la dernière question : l'existence et la diffusion de la critique.

III

Or, cette dernière question (logiquement la première) ne fut pas posée et pour cause : elle obtint cependant de copieuses réponses ! Les enquêteurs ayant omis d'interroger si la critique existe en France, si elle est viable et suffisamment répandue, la nouvelle éclata quand même, à grand renfort de trompettes qui n'avaient rien de funèbre : la critique se meurt, la critique est morte ! Monsieur Mayr, que vous connaissez maintenant, se hâta d'apporter sa sourdine : "Quels sont ceux qui parlent ainsi ? des écrivains relevant de pénibles couches et qui s'indignent de ne pas voir tous les dispensateurs officiels de la renommée penchés sur le berceau de leur enfant. Comment ! dit la Montagne irritée, personne ne parle de ma souris ? Assurément la critique est morte".

Il est vrai que M. Morland, directeur de l'enquête des "Marges", avait glissé cette remarque à la fin du questionnaire : "Une des faiblesses de la critique contemporaine, c'est qu'elle ne s'occupe, que du dernier livre paru." Il oubliait la littérature des centaines et des cinquantenaires. Il oubliait surtout que la production littéraire au jour le jour est si abondante en France, qu'elle canalise tout le mouvement de la critique dont elle proclame du même coup la diffusion. Celle-ci devra chaque semaine promener son sécateur à travers cinq ou six drames nouveaux, soit en moyenne vingt à vingt-cinq par mois et peut-être deux cents par année. L'Académie française juge environ trente-huit concours annuels,

tandis que l'Académie Goncourt examine une soixantaine de romans, écrits dans une note spéciale, exclusive pour autant. Et les poètes ! Un referendum de la "Connaissance", de beaucoup plus exclusif, puisqu'on demandait au public le nom des grands parmi les grands, celui des grands prosateurs et celui des poètes de l'avenir, fit entrer sept élus dans la première catégorie, sept dans la deuxième et sept dans la troisième. Il ne pouvait être question des vulgaires bons poètes : la France en possède en gros, paraît-il, un millier au-dessous de quarante ans !... Vendange inépuisable, fatalement vouée, avec les productions d'art, au pressoir de la critique. De cette immense tâche la critique française finit toutefois par s'acquitter, en mettant largement à contribution le livre, la revue, le journal, la chaire de conférences. Et elle s'en acquitte dans l'ensemble avec tant de vigueur, d'acuité, de souplesse, qu'on ne sait plus lequel admirer davantage, ou du talent qui éclate en ses œuvres ou de l'autre qui les motiva.

Ici, au Canada, s'observe justement le contraire. Nos auteurs vivants, beaucoup moins nombreux et prolifiques que leurs confrères de France, laisseraient aux critiques assez de loisirs pour leur permettre de s'occuper des morts, si nos chirurgiens de la plume ne préféreraient de beaucoup la vivisection à la dissection. Le passé, du reste, — avouons-le sans fausse honte, — ne peut aisément séduire qu'un petit nombre de censeurs, animés surtout d'intentions patriotiques. En fait de littérature et d'art, nous avons ceci de commun avec les millionnaires, que nous avons commencé très petitement.

Dès la période d'organisation et de défense, la veine héréditaire s'est assoupie. Conjoncture inévitable, force immanente des choses. Pendant ce temps le climat, paraît-il, accomplissait son lent travail de congélation... Je n'y trouve, pour ma part, nulle objection foncière; je demande simplement, qu'analysant ce dernier facteur, on tienne compte davantage du point de départ et de toutes nos conditions d'origine. Il ne faut pas oublier que nos ancêtres sont venus de l'ouest et du nord-ouest de la France, tandis que le Languedoc, la Provence et Lyon ne figurent dans l'immigration que pour un chiffre modique et sans portée. Il nous a donc manqué le coefficient du Midi, de ce Midi rayonnant qui a donné à la France tant d'écrivains à la verve colorée et puissante: les trois Daudet, Maurras, Mistral et Rostand, pour s'en tenir aux plus modernes. N'est-ce pas en partie pour ce motif que la race canadienne est littérairement moins productive, plus taciturne et plus rassise que la race ancestrale? Si peu d'entre nous viennent des landes enivrées de soleil, parfumées de myrte et de romarin, qu'il nous faut bien consentir à ignorer pour toujours le secret de cette chaude exubérance, de ces naïfs épanchements, pleins de vivacité et de tumulte, s'engouffrant dans le canal de l'oreille, "accompagnés de ces bonnes petites tapes sur l'épaule qui doublent la valeur des mots!" (Alphonse Daudet).

Cependant, malgré la disette d'œuvres, justifiée par tant de motifs, je persiste à soutenir que notre critique littéraire manque un peu de diffusion. Elle est à mon sens un peu trop confinée dans les périodiques. Si

d'excellents journalistes réussissent de mieux en mieux à rectifier, à corriger, à franciser chez nous le goût musical, s'ils ont obtenu l'assainissement relatif du théâtre montréalais, que n'obtiendrait pas dans ces divers domaines toute la presse mobilisée ! à supposer qu'elle eût à sa disposition les principaux moyens d'agir, ce qu'il n'est pas de mon ressort d'examiner. Je vois bien que chaque hommage d'auteur adressé à la presse peut bénéficier, le lendemain, d'un accusé public de réception. Je vois même que chaque œuvre naissante est saluée dans son ber, et souvent aspergée de fades louanges qui lui confèrent tout au plus un baptême douteux. Mais c'est ici qu'une élémentaire distinction s'impose entre une réclame de commerce et la critique proprement dite. La plupart des comptes rendus sans signature, que vous lisez dans un journal ou aux dernières pages d'une revue, sont le fait ou le méfait de l'éditeur et n'engagent pas plus la critique officielle que l'annonce, tout à côté, d'un produit pharmaceutique ou autre. Situation désobligeante, partout répétée, je suppose, mais plus périlleuse encore dans un pays jeune, où le goût public reste davantage en voie de formation, où la saine critique devra, par conséquent, s'affirmer, se produire de plus en plus, si elle ne veut pas être à la longue complètement submergée.

Je me console de cette lacune en voyant enfin apparaître chez nous *la critique en action*, entendez l'institution des récompenses littéraires. Que la fondation des Prix d'action intellectuelle ait été dès l'origine une entreprise de haute critique, ne souffre guère de démons-

tration. Comment qualifier autrement la critique qui sait joindre ainsi l'action à la parole, l'encouragement effectif à la louange autorisée ?

Je constate que vous avez réservé la plus large part des récompenses à la littérature appliquée, ainsi dite par opposition à la littérature pure ou ce qu'on nomme aujourd'hui "l'art désintéressé". La première est vouée à la recherche et à l'exposition du vrai dans chaque domaine de la pensée. Elle a pour premier objet la connaissance. Or nous voyons que la réussite des plus humbles carrières se résout de plus en plus, de nos jours, dans la formation technique de l'esprit. C'est pourquoi, Messieurs, en favorisant avant tout la recherche doctrinale ou scientifique, avec l'élaboration d'un style approprié, vous rendez ni plus ni moins un service d'urgence à la jeunesse d'en-deça de trente-cinq ans, sans compter l'exemple fourni à l'autre jeunesse dont je parlais au début, jeunesse aux frontières indécises, que je salue comme une sœur en la voyant, dans cette enceinte, si largement représentée !

Vous avez su consacrer une part légitime d'attention à la littérature pure, celle qui prétend, avec un minimum de substance, atteindre au plus haut degré de l'intérêt et de l'émotion artistiques. Si le succès obtenu dans ce domaine paraît plus incertain, c'est que nos jeunes aspirants à "l'art désintéressé", esclaves sans doute — c'est le mot — d'une trop grande facilité naturelle, oublient généralement ce critère d'un académicien-poète, M. Paul Valéry : "Tout jugement que l'on veut porter sur une œuvre doit faire état avant toute chose, des

difficultés que son auteur s'est données. On peut dire que le relevé de ces gênes volontaires, quand on arrive à le reconstituer, révèle sur-le-champ le degré intellectuel du poète et la qualité de son orgueil." Trop fidèle, je pense, à son principe, ce poète hermétique s'est créé à lui-même un certain nombre de difficultés qu'il fait généreusement partager à ses lecteurs. Mais son critère paraît juste. Nos romanciers et nos poètes devraient au moins envisager, avant de se mettre à l'œuvre, les difficultés toutes faites concernant la composition, les caractères, la syntaxe, les images, le rythme, la plénitude du vers, etc. Il se publie encore chaque année, à côté de romans sans consistance, des plaquettes poétiques fortement *chevillées*, et pourtant non moins lâches que ceux-là. Vous l'avouerez avec moi, ce jeu puéril indique un orgueil de qualité douteuse, et ce n'est pas ces productions hâtives, qui prépareront le réveil en fanfare du peuple canadien.

Vous avez donc fait de la haute critique, messieurs les donateurs des Prix, en provoquant l'éclosion de talents neufs, en activant parmi les autres l'indispensable émulation. Stimulés par vos largesses et par celles de vos imitateurs, à cet âge où l'esprit, déjà dilaté par le rêve, commence à s'ouvrir, dans un délice d'admiration et de découverte, aux révélations de la science, aux séductions des caractères, à la vertu des paysages, nos jeunes écrivains pourront s'élancer avec plus d'ardeur que jamais vers leur sommet préféré. Et ceux d'entre eux qui parviendront un jour à cueillir la guirlande

immortelle sauront vous faire hommage du rameau le plus vert et le plus odorant.

Vous avez fait de la haute critique, messieurs les membres des Jurys, en accordant à l'examen de travaux si nombreux, portant sur des thèmes si divers, les lumières de votre expérience et le gage de votre intégrité. Vous n'avez pas eu besoin de mes suggestions pour appliquer d'avance le système de l'admiration méthodique suivie du choix raisonné. Aussi est-ce bien vous qui avez créé l'atmosphère de cette salle où l'on respire ce soir un enthousiasme plus confiant que d'habitude, où il semble qu'une race entière, longtemps abusée par des fermentations inutiles, mais souriant à la jeunesse qui monte, appuie sur votre verdict les plus légitimes et les plus fécondes espérances.

A notre tour, mesdames et messieurs, nous du grand public ou de l'élite cultivée, techniciens ou amateurs, dans la mêlée ou de nos postes d'observation, déposant du meilleur gré toute aigreur personnelle et toute rivalité de clan ou de maison, nous aurons à cœur d'encourager au Canada la haute critique : la critique Conscience de l'Art, aux dispositions vaillantes que n'arrête aucun péril, que n'effraie aucune menace, que n'entame aucune corruption, enfin, — puisque ce mot conscience implique une idée de lumière et d'ordre en même temps que d'élévation et de courage — la critique capable d'établir et d'accélérer autour d'elle ces deux conditions sans lesquelles rien de beau ni de durable ne croîtra jamais sur terre, et dont l'accord intime engendra toutes les œuvres supérieures de l'humanité : la discipline de l'esprit et la grandeur du cœur.

Le problème de l'orateur

La critique littéraire des orateurs paraît offrir, à côté d'aspects plaisants, des inconvénients sérieux. L'art oratoire est de tous le plus ingrat, et avant de juger celui qui parle en public, il convient d'entrer dans son personnage et d'examiner la triste situation que les circonstances lui font presque toujours. On acquiert le droit de juger l'orateur à condition de le plaindre; et l'affirmation paraîtra moins étrange, si l'on me permet d'exposer ici certaines vues théoriques inspirées tantôt par la réflexion, tantôt par l'expérience.

Il faut plaindre un personnage sans cesse voué, dans l'exercice de ses fonctions officielles, aux compromis nécessaires, c'est-à-dire aux pratiques accommodements par lesquels on consent à n'avoir raison que sur un point, quand on croit avoir raison sur toute la ligne. Or, qu'est-ce que la fonction de l'orateur sinon un compromis avec l'expression littéraire, sinon parfois, avec l'idée elle-même ? Et ce double compromis est nécessité par un troisième : le compromis avec l'auditoire.

On connaît le mot de Saint-Marc Girardin : "Le style gâterait le journal." Cet aphorisme avait le don, comme

bien l'on pense, d'exaspérer Théophile Gautier. Mais l'éminent publiciste voulait simplement faire entendre que la rédaction d'un fait divers ou d'un article de tête, bien loin de les nécessiter, répudie au contraire presque tous les moyens du grand art; que l'écrivain journaliste doit sacrifier, en général, la période au style net et coupant, la nuance au trait, l'expression noble au mot roturier; et, ma foi, j'estime qu'il avait raison. Le style — avec l'infinie variété de ses ressources : abstraction, demi-teintes, nouveautés, symbolisme, fantaisies verbales; avec l'infinie variété de ses exigences : émotion rare et contenue, adéquation des termes et de la pensée, pieuse horreur du déjà dit, détours et retours savamment calculés — le style gâterait le journal comme il gâterait le discours.

Encore le lecteur insuffisamment averti peut-il à volonté s'interrompre et reprendre une phrase, ouvrir un dictionnaire ou consulter un voisin. Mais l'auditeur, obligé de suivre les idées dans leur vol, pressé d'applaudir et de trépigner, ne connaît pas ces atermoiements. Et tout vocable somptueux qui n'a point sa portée précise, toute période inspirée dont la fin fait oublier le commencement, diminue pour autant l'effet calculé. Le genre oratoire supporte et comporte "la médiocrité", disait Brunetière, certaine infériorité de style, dirons-nous plutôt, car on n'est pas tenu de suivre jusqu'en ses paradoxes l'éminent critique parisien. Le genre oratoire admet et réclame les procédés grossissants, les formules interrogatives, la concrétisation à outrance, les répétitions. Vous serez un parfait orateur, à condition d'être

en parlant un littérateur imparfait. Pour soulever un auditoire, le déplacer, pour ainsi dire, et le porter, sur les ailes du verbe, à des hauteurs précises ou vers un point déterminé, il faut renoncer aux attrayantes complications de la forme, aux jongleries des professionnels, aux modes régnautes, et parfois même aux trouvailles légitimes. Il faut se résigner à passer pour antique aux yeux de certains. Du haut de la tribune, en général, ce qu'on appelle "dernier cri" n'est pas entendu.

L'auditoire, je le répète, n'a pas le temps de saisir la pensée fuyante et gazée du styliste, et, dans la plupart des cas, il s'y trouve insuffisamment préparé. En faisant exception pour le monde ecclésiastique, les milieux universitaires et certains meetings d'occasion, où trouver, au Canada et ailleurs, un auditoire de culture uniforme et de parfaite homogénéité intellectuelle ? Que faire, alors ? Varier sa manière et son style, pour atteindre tantôt l'un, tantôt l'autre des écoutants ? Parler divers langages appropriés aux diverses galeries ? Ce serait déjà un compromis, mais combien naïf, ridicule, et sans effet.

Il en est de plus honorables, et, de tout temps, on a vu se produire de singuliers efforts pour opérer la réconciliation de l'éloquence avec la littérature. Le discours académique est né de là ; et le discours académique, au degré de perfection atteint depuis trente ou quarante ans, pourrait bien offrir la solution espérée, du moins dans les lieux et circonstances où ce noble genre n'est pas encore ostracisé. Si l'on remonte plus haut qu'à cinquante ans, le discours académique devient

proprement une horreur, une horreur jugée et condamnée; quelque chose de froid, guindé, compassé, recouvert en entier de khol et de fard; une sorte de *quoi qu'on die* roucoulé dans toutes les gammes, apte à faire pâmer les Philamintes de tous les temps, mais en revanche, insupportable aux amis de la vérité et de la beauté. Par bonheur, ce genre désuet n'a plus de quoi vivre; à vrai dire, il n'existe plus. Le discours académique tel qu'applaudi de nos jours, en particulier sous la coupole de l'Institut de France, est une toute autre création. Sobriété, naturel, distinction, émotion fugace, profondeur d'analyse apparaissent dans la tonalité générale de ces harangues. Le trait doctrinal y abonde, et parfois, l'anecdote suggestive y montre son visage rieur et pointu. On y retrouve le morceau de bravoure, les envolées de rigueur et le "couplet" final. C'est charmant. Qui ne s'est délecté à la lecture du triomphal *Discours de réception* d'Edmond Rostand, prononcé le 4 juin 1903? Gourmets de l'éloquence ou fervents de la poésie, chacun avait sa part et la trouvait fort belle. Une des idées saillantes était l'influence du théâtre sur la vie nationale. La série des arguments perdait toute sécheresse et gardait toute vigueur, enveloppée qu'elle était dans l'or fluide des mots sonores. Et le poète jetait en conclusion, d'un air détaché, au récit des témoins, cette phrase eurythmique et dansante: "Il y a des paroles qui, prononcées devant des hommes réunis, ont la vertu d'une prière; il y a des frissons éprouvés en commun qui équivalent à une victoire; et c'est pourquoi le vent qui

sort du gouffre lumineux et bleuâtre de la scène peut aller faire claquer les drapeaux !”

Avouons cependant que le triomphe du genre académique devient relativement facile, en présence d'un auditoire proprement versé dans l'art et non moins académique, disposé à vibrer, à tout comprendre, à souligner la moindre allusion, à consacrer par des applaudissements les “effets” que l'orateur a calculés depuis des mois. Encore serait-il bon d'observer que, le lendemain du discours, on a soin d'en découper le compte rendu dans un journal : histoire de conserver le document, mais aussi d'en jouir à tête reposée, et... de tout comprendre enfin !

Ce n'est pas dans nos églises, ni sur les places publiques, ni dans l'arène parlementaire qu'on peut grouper un auditoire de culture aussi intense. Voilà pourquoi le genre sélect des orateurs artistes n'y prévaudra jamais. Un nouveau compromis devient nécessaire. Là comme ailleurs, on doit s'efforcer de réconcilier la parole vécue et la parole écrite. Mais ceux qui ont l'habitude de “lancer un mot dans le peuple”, comme dirait ce brave curé, savent bien qu'un effort trop accusé dans ce sens ne peut s'exercer qu'au détriment du bon goût ou de la persuasion. Périlleuse alternative qui, malgré tout, devrait inciter nos tribuns populaires à présenter leurs boniments dans une tenue plus digne et nos prédicateurs à mieux élaborer leurs sermons de retraite, leurs grands et petits carêmes. En renonçant aux agréables fantaisies du style, on n'est jamais tenu de sacrifier les droits de la langue. Le plus

fruste auditoire soutient et réclame un langage plus pur et plus relevé que le sien. Comme l'expression française, le mot juste a droit de cité dans le discours moderne. Une trop forte exagération oratoire serait en défaveur aujourd'hui et j'ose espérer que plus tard, dans je ne sais combien d'années, les publics méfiants et avertis sauront contraindre un habile discoureur à user de prudence concise jusque dans les sujets de politique et de morale, à n'employer que des formules adéquates enveloppant la pensée toute entière, y adhérant comme au ligneux des arbres les couches concentriques de l'aubier. Voilà un champ fertile ouvert à des patients labeur, sans compter les "ornements du discours" qui s'achètent beaucoup plus cher quelquefois.¹ En somme, la vraie éloquence n'admet point l'orchestre littéraire au grand complet, mais elle sait au moins faire chanter quelques instruments.

Tout le problème est là. Le compromis avec l'idée comme avec l'auditoire devient plus facile à qui possède un langage souple imagé, de preste allure, un vocabulaire étendu surtout, et qui sait en faire un emploi judicieux, suivant les circonstances. Il y a longtemps qu'on le répète, toutes les idées peuvent se traduire en

1.—M. Albert Flament disait l'an dernier dans une conférence à l'Université des Annales : "Depuis le début du XXe siècle, les engins et les actions de l'homme ont tellement dépassé, par l'ampleur et la rapidité, les visions et les images des poètes que ceux-ci se voient contraints d'abandonner un magasin d'accessoires devenu démodé, et de prendre leurs comparaisons dans la réalité. De son côté la prose doit emprunter à l'actualité même des images qui n'appartenaient jadis qu'au domaine de la poésie. Un simple reporter raconte aujourd'hui des faits qu'Homère eût chantés et des actions qu'il n'osait, en tout cas, prêter qu'à des dieux." (*La poésie chez les prosateurs*, cf. "Conferencia", 5 novembre 1929).

style écrit ou parlé, du moins, toutes "celles que l'on conçoit bien". Déjà, si nous rêvons avec des fantômes, nous pensons avec des mots; aussi longtemps que l'idée n'a pas trouvé sa forme verbale, elle demeure incomplète, elle tient de la sensation et du rêve; mais elle s'achève en beauté diaphane par l'expression choisie. Et cependant, et de nouveau, apparaît ici l'incontestable avantage de l'écrivain sur l'orateur. La science technique et l'art lui-même, dans sa partie technique et savante, ont un vocabulaire spécial et des formules consacrées dont l'écrivain peut faire usage si bon lui semble. Cela sied fort bien dans une revue et ne dépare point le roman. Mais l'artiste conférencier, le théologien orateur ou le médecin propagandiste, aux prises avec un auditoire composite qu'il s'agit au moins d'intéresser et l'exacte théorie figée dans des formules aussi barbares que définitives, ne sauraient explorer jusqu'aux ultimes confins de la science. Il y a là comme un domaine réservé dont il est malaisé de fixer les limites. Que de fois l'orateur est forcé d'éliminer l'argument scientifique et probant, pour recourir à des vues morales ou à des citations. Et n'avez-vous point remarqué que, même en dehors des sujets d'ordre technique, il est à peu près impossible d'exposer à nos communs auditoires une série d'idées générales ?

Vous allez me citer à l'encontre l'exemple et le nom d'illustres vulgarisateurs : un Claude Bernard, un Brunetière, un Monsabré. Personne ne les admire plus que moi sous ce rapport. Mais une réserve s'impose, et de majeure importance : sitôt que ces maîtres ont abordé certaines

régions où seuls des initiés pouvaient les suivre, ils ont, à l'instar des académiciens, parlé pour être lus ; ils comp-
taient sur le "recueil" destiné à prolonger l'écho de leur
voix, à rayonner plus tard et plus loin leur influence.
Les deux célèbres conférences de Monsabré sur les
"processions divines" furent prononcées devant un public
inférieur à celui de Lacordaire comme intelligence et
comme culture générale : anciens magistrats, membres en
vue de la Société de Saint-Vincent de Paul et des cercles
catholiques, puis une foule de braves gens. Si le domi-
nicain, malgré l'aspérité du sujet, malgré saint Grégoire
de Nazianze qui veut qu'on honore les processions éter-
nelles par un respectueux silence, osa ce tour de force de
les exposer en toute rigueur théologique, c'est qu'il savait
qu'on achèterait son discours à la porte de l'église, et que,
plus tard, des milliers d'ecclésiastiques seraient ravis de
pouvoir feuilleter saint Thomas dans un texte français.
Quelques trente ans auparavant, à Metz et à Bordeaux,
Lacordaire avait chanté la Trinité sur un mode à la fois
plus inspiré et plus accessible : mais lui ! "Premier
orateur de l'époque par la hauteur des vues et l'essor des
idées, par la nouveauté et souvent le bonheur de l'expres-
sion, par la vivacité et l'imprévu des mouvements, par
l'éclat et l'ardeur de la parole, par l'imagination et la
poésie qui s'y mêle, Lacordaire est l'honneur de l'élo-
quence, il est de ceux qui révèlent et rehaussent la tra-
dition." (Sainte-Beuve). En sa qualité d'être unique, ce
triomphateur vient confirmer la loi commune qui semble
vouer les serviteurs de la parole à l'infériorité artistique,

à des compromis sans gloire durable et que seul autorise un lumineux esprit de conquête et d'apostolat.

Voyons maintenant jusqu'à quel point le plus distingué de nos orateurs canadiens échappe aux difficultés du problème et nous y aide pour autant.

Edouard Montpetit

A Bruxelles et ailleurs

J'ai eu l'avantage d'assister le 15 mai 1924 à la réception de M. Edouard Montpetit à l'Académie Royale de Belgique. Le discours qu'il prononça en cette circonstance est connu des lecteurs; il se peut que certains passages chantent encore assez bien dans leur mémoire. J'ai cependant une chance de les intéresser que je veux mettre à profit: rappeler ce qu'était l'atmosphère de la salle, *ce qu'elle devint* surtout, et quelle révélation parut apporter à l'auditoire ce fier message qui valait à lui seul un train-exposition. Ils comprendront mieux la générosité patriotique du jeune maître délaissant un moment ses tâches locales pour aller combattre au loin "l'ignorance créatrice" et promener le sécateur à travers une forêt de préjugés bienveillants.

Il est trois heures. Au dehors, par des caresses plus tendres, un beau soleil de mai cherche à se faire pardonner la venue tardive du printemps. Dans la grande salle du Palais des Académies, sa lumière tombe à plein du

plafond vitré. Ce système d'éclairage a permis l'installation, au fond de l'estrade et sur les murs latéraux, d'immenses toiles signées des principaux maîtres flamands. N'était ces loges surplombantes et une étroite galerie là-haut, on se croirait à Venise, dans une salle de conseil du Palais ducal où le Tintoretto put déployer à l'aise son génie amoureux des vastes ensembles; comme tout à l'heure, en écoutant le choc harmonieux des syllabes françaises, on se croira transporté sous la coupole de Mazarin.

Soudain tout l'auditoire est debout, silencieux: le roi Albert fait son entrée dans sa loge, accompagné du général Mercier et reçu par le directeur de l'Académie, M. Jules Feller. Ce dernier retourne sur l'estrade et prend le siège de la présidence, ayant notre compatriote à sa droite, et à sa gauche le second récipiendaire, M. Salverda de Grave, philologue renommé, professeur à l'Université d'Amsterdam. Outre les membres de l'Académie, on aperçoit de hauts personnages officiels: l'ambassadeur de France, celui des Pays-Bas, le ministre des Affaires étrangères, le commissaire de la Province de Québec. Mon voisin me signale la présence du vicomte Henri Davignon, tout rayonnant du succès mérité de son dernier ouvrage: *Les deux hommes*.

On a réservé pour la fin "le discours qui devait dominer par son fond comme par sa forme toute cette belle séance de réception". (*Le Vingtième Siècle*, 16 mai) M. Montpetit sera donc la victime de cette savante organisation; pas un seul parmi les Canadiens présents, se songe à

l'en plaindre: tant de fois au Canada nous avons vu ce courageux sacrifié sortir triomphant de la même épreuve! Il y a là, dans la loge de madame Carton de Wiart, vis-à-vis celle du Roi, une jeune femme souriante qui ne paraît pas non plus très en peine au sujet de sa moitié exposée pourtant aux critiques de savants linguistes, de francs lettrés ou d'amateurs venus de toutes parts, de Malines, d'Anvers, de Gand, de Liège et de Louvain.

S'ils peuvent tenir !—Qui ?—Les civils ! Les civils ont tenu. Nous avons écouté sans broncher trois solides harangues, d'un tour enjoué, pittoresque et très appuyé, comme en général tout ce qui émane de l'esprit belge ou hollandais. Il est vrai que le discours de bienvenue de M. Henry Carton de Wiart préparait les voies au récipiendaire, en dirigeant l'auditoire vers la terre promise, par des sentiers diligemment explorés. L'ancien premier ministre connaît et aime notre pays. Il a gardé de son passage à Montréal, le 24 septembre 1914, un souvenir ému qui vibre encore dans les paroles suivantes :

"Au "Monument National" où nous fûmes conduits, des voix gouvernementales nous rendirent l'écho qu'avaient éveillé, en ce Dominion que nous avions cru si lointain, la loyauté de la Belgique et sa résistance à l'agression. Puis nous vîmes paraître à la tribune un homme encore jeune, au visage énergique et d'élégante stature, dont nous ignorions à ce moment jusqu'au nom. Sa voix chaude et sonore s'éleva dans cette langue française que nos oreilles, depuis quelques semaines, étaient déshabituées d'entendre. En un admirable discours, dont l'émotion exaltait à chaque phrase l'enthousiasme de l'auditoire, cet orateur, — c'était vous, Monsieur, — rappela quel avait été l'apport incessant de la Belgique au patrimoine de la civilisation universelle. Il évoqua la gloire de nos vieilles villes, il célébra nos initiatives dans le domaine de l'indus-

dustrie, de l'art et de la pensée. Puis, face au présent, il salua, — de quel fervent hommage, — ce peuple tout à coup trahi, opposant son honneur à l'ultimatum du 2 août et les poitrines de ses soldats à l'agression d'une armée formidable. Cette Belgique, il l'appelait "le pays du droit vengé, des libertés conquises, de la parole gardée". "Nous ferons tout, continuait-il, pour que votre peine immense soit un peu apaisée par nous".

M. Carton de Wiart fait un peu de géographie et vante aimablement nos hivers canadiens. Il résume ensuite à larges traits l'histoire de notre province, la situation des lettres canadiennes à l'époque de la conquête, le réveil qui suivit l'entrée au port de "La Capricieuse", puis l'évolution de notre prose jusqu'à Chapais et de notre poésie jusqu'à Lozeau. Il énumère les titres du nouvel académicien, décrit sa compétence et ses activités en divers domaines très nombreux — trop nombreux peut-être au gré d'une opinion publique qui ne conçoit le savant, le lettré et l'artiste que murés dans leur secteur — et conclut que le choix de l'Académie s'est porté sur l'homme le plus représentatif du génie canadien.

Quelques instants encore et la preuve expérimentale en sera faite. Le nouvel élu, qui n'a rien perdu de son calme habituel, se lève et commence d'une voix nette et vibrante la lecture de son discours. Ce Montpetit ! Il rajeunit tout ce qu'il touche et jusqu'à ces vieilles formules de modestie par quoi peut s'exprimer sans remords l'orgueil des candidats heureux. Dès la première phrase, on le sent engagé sur la route des coeurs : à la troisième, les applaudissements fusent jusqu'au faite, commandés par le Roi. Il en sera de même à la fin de chacune de ces périodes *si majestueusement oratoires dans leur*

simplicité. Je cite encore Le Vingtième Siècle; mais les quotidiens de toute nuance vantèrent le lendemain cette voix grave chargée d'âme... ces admirables et profondes pensées... cet accent mâle, cette langue haute, sobre et magnifique. Un autre dira : cette langue pure et parfaite. Etant de ceux qui n'en pensent pas moins, je vais me contenter à présent de discerner les aspects de la thèse qui ont paru impressionner davantage les auditeurs, à en juger, soit par leurs chaudes ovations à l'orateur, soit par leur silence quand ils étaient émus jusqu'aux larmes, soit enfin par les remarques que j'ai pu recueillir à la sortie du palais.

Dans "Les gâtés de l'escadron", George Courteline entremêle, sur les lèvres des soldats, un argot déjà ancien, un autre beaucoup plus moderne, puis l'argot militaire des dernières chambrées : le *sapin* (cercueil), *beseff* (beaucoup), *bath* (beau). Mais ce qui frappe davantage est une série abondante, quoique en somme peu variée, de formules drôlatiques où la langue est corrompue de diverses manières, surtout par voie d'abréviations. Or ces mauvaises façons de parler correspondent exactement pour la plupart au langage des Canadiens qui parlent mal. (*J'me lève pas, j'su malade—Où c'est qu'on nous allons l'fourrer ?—J'peux pas l'mettre dans ma poche, all'est bourrée jusqu'à la gueule*). Courteline n'est jamais venu au Canada. Il a cueilli ces perles et d'autres de même orient, chez les copains en service venus de Paris et de diverses provinces. Vérité banale : il existe un mauvais français partout où l'on parle français et un anglais corrompu partout où résonne la langue de

Shakespeare. Sans descendre jusqu'aux détails parfois grotesques du parler populaire, M. Montpetit, sur un plan plus élevé, défend nos mérites, concède nos lacunes, plaide en notre faveur les circonstances atténuantes et sollicite un peu de pitié pour "les barbarismes qui n'ont pas eu l'honneur d'être fabriqués en France".

Parlant de la nécessité et du péril de l'anglicisme, c'est encore par comparaison avec la méthode française qu'il justifie, avec André Thérive et Rémy de Gourmont, nos procédés de francisation en matière linguistique. Une ironie flottante, parfois plus accusée, égaye ces divers passages. Certes, l'orateur peut s'accorder cet aimable luxe, après avoir mis tant d'émotion à défendre ce filial respect qui nous porte à maintenir les vieux mots comme des débris de l'âme française, à écarter comme des signes de mort certaines fantaisies que tolèrent les grands critiques parisiens. Et l'assemblée de sourire, en multipliant les signes d'approbation. Des rapprochements suggestifs se font sans doute dans les esprits. Les Belges ont aussi leurs difficultés au sujet de la langue : elles ne sont pas d'ordre exclusivement politique et national. Tributaires en partie du latin, ils s'appliquent avec un bonheur inégal à walloniser certains mots que les Français de France n'accepteront jamais. Un louvaniste instruit disait en ma présence, pour indiquer la manière forte : "Ils ont agi *validement*". J'ignore aussi pourquoi l'on s'obstine dans la même classe à dire couramment : *Je soignerai pour ça*, au lieu de : *Je m'occuperai de cette affaire*. Par ailleurs, j'aime assez *postposer la réunion*, plus légitime sans doute que *post-*

poner, entendu parfois au Canada, et *réroactes*, pour antécédents : les *réroactes* d'un procès. Mais il faut toujours, disait en substance l'orateur, user de règles scrupuleuses dans l'adoption de mots neufs, apparentés ou non à la langue nationale. Les mots sont assez décevants par eux-mêmes, sans qu'on en fasse une série changeante de signes incertains, bataillons éphémères aux effectifs constamment renouvelés.

J'imagine qu'on avait hâte, en savourant "son accent charmant" — dira *La Nation belge* du 16 mai — d'entendre les explications du conférencier sur le caractère et les origines de notre accent national. Elles furent jugées des plus satisfaisantes dans leur drôlerie calculée. Finies les discussions sur l'accent tonique ! On admet communément aujourd'hui qu'il existe pour le français, quoique moins net et moins réglé que dans les autres idiomes. Il s'agit ici de l'accent dans le sens populaire, c'est-à-dire de la façon de prononcer et surtout de moduler les mêmes syllabes, les mêmes mots, les mêmes phrases, et qui diffère de pays à pays, de province à province, à tel point, raconte plaisamment M. Montpetit, que deux Anglais, ayant appris le français, l'un à Brest, l'autre à Bordeaux, ne pouvaient plus réussir à s'entendre à leur rencontre au Havre ! Auquel, parmi tant d'accents qui chantent à travers les rues et sur les labours de France, faut-il rattacher le nôtre ? Vient-il des deux Charentes, du Finistère, du Calvados, ou de la Sarthe ? Je l'ai bien reconnu et saisi à Rouen ; mais j'en crois l'orateur, quand il déclare avec son brio habituel, secouant l'hilarité commune : "*Que voulez-vous,*

c'est un accent total, il les a tous été !" Il reste néanmoins que c'est un accent un peu rude pour ce qu'il présente de ramolli. Et c'est sans doute pour avoir clamé trop longtemps, dans les circonstances que l'on sait, sa volonté de vivre. Corrigeons-nous.

Boileau un jour rendait compte à Louis XIV de l'impression produite par un sermon de monsieur Le-Tourneur, prédicateur dénué de tout attrait physique et assez mal tourné : "Sire, quand il se dirigea vers la chaire, tout le monde disait : *Pourquoi y monte-t-il ?* Et quand il eut fini son sermon : *Pourquoi en descend-il ?*" Le lecteur voudra bien m'en croire, si j'affirme que la deuxième question fut seule posée au sujet de M. Montpetit. *Déjà !* murmurait la foule, après neuf quarts d'heure d'audition, sous l'emprise quasi douloureuse d'une finale grandiose, désignée aux anthologies de l'avenir, tandis que l'académicien, très pâle, regagnait la coulisse, guetté à toutes les issues par ses compatriotes et par de hautes notabilités.

M. Montpetit devait aussi rencontrer le lendemain ses nouveaux collègues à un dîner offert par le comte Carton de Wiart. Il est à présumer que là encore et durant tout le voyage il sut mettre à profit sa vaste connaissance du Canada, de ses populations, de ses ressources. D'ailleurs sa personne même est un argument qui prolonge et stabilise l'effet de ses discours.

* * *

Il est plus aisé de s'en rendre compte au pays, quand on se donne l'agrément de suivre cette carrière rectiligne

et dévouée. A mesure que, d'année en année, M. Montpetit révèle un aspect de sa riche personnalité, les ovations qui saluaient naguère le savant, l'esthète ou l'orateur, déferlent plus loin encore, voulant atteindre par-delà les mérites intellectuels, les qualités morales, et derrière l'humaniste, l'homme. Je songe en ce moment aux ennuis probables de ce professeur, que l'on suppose en constante disponibilité, et au dévouement dont il fait preuve en de si nombreuses et si graves circonstances. Ce n'est pas sans tressaillement nerveux, j'imagine, qu'il dépouille chaque jour son courrier ou s'en va répondre au téléphone... En 23, 24 et 27, il pouvait prétexter ses engagements d'Europe, si féconds eux-mêmes en lourds imprévus : et chacun avec résignation s'efforçait de comprendre. Maintenant, les invitations lui arrivent de partout, de Montréal et d'Ottawa, des Trois-Rivières et de Québec, voire de New-York. De sorte que, présent ou absent, où qu'il aille et d'où qu'il vienne, et malgré son désir plausible d'obtenir enfin un vote de non-confiance, il demeure à jamais "l'homme traqué", prisonnier de sa gloire et victime de son talent.

Parfois cependant, par souci d'élégance — mais je retire ce mot qui finira par le lasser : l'élégance est souvent un écran qui empêche de voir la vie des hommes — disons plutôt : par scrupule de bonté, M. Montpetit, n'osant pas refuser catégoriquement, demande trois jours pour réfléchir. Ce délai, de bon augure pour les quémandeurs, devient d'ordinaire fatal au conférencier. Durant ces trois jours, les idées affluent à son cerveau, elles se font belles et invitantes, elle s'alignent et se

tassent en rangées soumises. Il voit peu à peu surgir et se dresser dans l'air le château-conférence. Et le moment venu de fulminer sa réponse, il mentirait en disant qu'il n'est pas en mesure d'accepter.

Quand il s'agit de répondre à l'invitation des jeunes, M. Montpetit exige encore, paraît-il, ses trois jours de grâce. C'est sans doute pour faire admettre et consacrer un principe, car au fond, il sait fort bien qu'il ne pourra se dérober plus longtemps à une perspective lui rappelant sa jeunesse d'hier, "toute une jeunesse" chantante où la fantaisie, la blague et le paradoxe venaient jeter leur manteau tapageur sur un fond de mélancolie vaste comme les champs et fertile comme eux. Il nous le démontre chaudement sur la scène, son reste de solidarité avec les jeunes. Nous savons avec quelle sollicitude optimiste, quelle minutie attentive il se penche vers eux, s'efforçant de découvrir et de signaler les moindres efforts, les moindres promesses et les moindres progrès, et parvenant ainsi — peut-être en majorant quelque peu les recettes — à établir pour notre race un bilan avantageux. Si bien qu'après l'avoir entendu, lui ce grand apôtre de l'action économique, parler d'action intellectuelle, d'art ou de littérature, nous avons confiance que tout n'est pas à refaire dans ce domaine où rien n'est encore achevé. Non, tout n'est pas à refaire, puisque nous éprouvons jusqu'au sentiment d'avoir un peu grandi dans une soirée ! Quel homme chez cet artiste !

"Et alors", il n'est que de continuer, sans doute ? car

*Ça doit être bon sur son dos de sentir quelque chose de lourd,
Quelque chose d'inflexible et de pesant et le chemin devant
[nos pas tout tracé. (Paul Claudel).]*

Hagiographie laïque

“Ce qui contribue peut-être le plus à conserver et à enrichir une illustre mémoire, c’est la diversité des gloses dont elle est l’objet.” Voilà une sentence de M. l’abbé Calvet (*Les Lettres*, février 1926) qu’il suffit d’appliquer à l’hagiographie laïque pour la justifier d’un seul coup. M. Gaëtan Bernoville avait invoqué un motif semblable dans son introduction à “Sainte Thérèse de l’Enfant-Jésus” où il se défend de vouloir empiéter sur le domaine théologique et livrer de son héroïsme un portrait définitif. *L’Ami du Clergé* déclare, il est vrai, sa peinture infidèle, mais il oublie de dire en quoi elle manque de justesse. C’est pourtant une matière d’importance où le moindre grain de mil est toujours grandement apprécié.

D’autres raisons cependant militent en faveur du libre accès des littéraires au domaine hagiographique, et le succès en est une. La célèbre collection “Les Saints”, à laquelle collaborent en si grand nombre des écrivains laïques, sous la direction de M. Henry Joly, membre de l’Institut, ancien professeur à la Sorbonne et au Collège

de France, dépasse maintenant son centième volume. M. Joly, dans le *Correspondant* du 10 janvier 1926, nous apprend, à ce propos, que 45 000 exemplaires ont été vendus. Cela fait, par volume, une moyenne de 5 000 environ. La vente a été très inférieure à cette moyenne pour un certain nombre de volumes : les saints dont on y raconte la vie sont peu populaires, ou n'ont qu'un intérêt restreint, local. Mais, par contre, les grands saints, les saints particulièrement aimés, ont porté bonheur à ceux qui ont redit leurs vertus et leur salutaire action. Il faut ajouter que parfois la célébrité de l'auteur est venue s'adjoindre à celle du saint pour augmenter le chiffre des ventes.

Les autres vies de saints dues à l'initiative privée des laïcs obtiennent plus de succès encore, parce que plus variées d'inspiration et moins figées dans la méthode du maître. Le catalogue s'allonge de semaine en semaine. Détachons-en les maîtresses œuvres : Louis Bertrand : *Saint Augustin* — *Sainte Thérèse d'Avila*. — Emile Baumann : *Saint Paul*. — Henry Bordeaux : *Saint François de Sales et notre cœur de chair*. — Charles Péguy : *Le mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*. — Huysmans : *Sainte Lydwine*. — André Bellessort : *Saint François Xavier*. — Gaëtan Bernoville : *Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus*. — Pierre Gauthiez : *Sainte Catherine de Sienne*. — Henri Ghéon : *La vie profonde de saint François d'Assise* — *Le saint curé d'Ars*. — Jean Mélia : *Madame Sainte Geneviève*. — Johannès Jorgensen : *Saint François d'Assise* — *Sainte Catherine de Sienne*. — Maurice Beaufreton : *Saint François*

d'Assise. — Camille Mauclair : *Sainte Catherine de Sienne* — *Sainte Claire d'Assise.* — E. Sainte-Marie Perrin : *Sainte Colette de Corbie.* — Henri Lavedan : *Saint Vincent de Paul aumônier des Galères.* — Henri Duclos : *Le Prieur de Prouille.*

Tous ces auteurs, et combien d'autres, obtinrent de nombreuses rééditions, et la littérature en a été considérablement enrichie, voire en partie renouvelée. On doit en conclure que le mouvement répond aux sourdes aspirations de la société actuelle. Vraiment, *si Carlyle revenait*, il trouverait davantage à dire sur le culte des saints que sur celui des héros. Le dirait-il, c'est autre chose, mais des Carlyles français le disent à sa place et pourquoi pas !

Pourquoi interdire aux écrivains laïques un champ plus noble, plus accidenté et plus riche que celui du roman et du drame, si eux n'essayent point de se dérober à la critique en général et au jugement de l'Eglise ? Il sera toujours temps de disséquer leur œuvre pour en signaler les parties faibles. Il est possible du reste que ces lacunes ou défaillances — témoin le *Saint Paul* de Baumann — n'y soient pas plus nombreuses que chez les professionnels du genre. En tout cas il est hors de doute que la nouveauté des horizons, la précision du décor, les agréments du style composent à ces biographies un intérêt, un charme tenant lieu de plaidoyer. La chose s'explique d'elle-même, comme on va le voir à l'instant.

Toute sainteté comme toute vertu surnaturelle contient deux éléments : une nature humaine avec ses pen-

chants et ses dispositions ; puis les opérations de la grâce sur elle. Pour ce qui a trait aux opérations divines, les laïcs sont peu aptes à les décrire comme il convient, c'est-à-dire avec précision lointaine et justesse relative. Il leur manque pour cela une expérience des âmes, une science et un vocabulaire réservés en général aux écrivains mystiques. Pour ce qui regarde la nature humaine et telle nature particulière, ils ont à leur acquis des habitudes d'observation, des méthodes d'analyse supérieures à celles du clergé humaniste. Habitudes et méthodes longtemps exercées sur des sujets profanes, puis transposées dans le monde surnaturel avec des risques évidents que M. Calvet, dans son remarquable article, ne cherche guère à atténuer. Mais, en revanche, et en vertu même de l'inaccoutumance, l'écrivain laïque sera frappé plus que nous par certains détails révélateurs, une simple parole ou un geste du héros. Il saura en extraire du neuf, et pour rendre ce neuf, il produira des expressions et des symboles de nature à réconcilier les profanes avec la vie des saints. On demandait un jour à une protestante convertie pourquoi elle paraissait si heureuse en présence du Tabernacle, jusqu'à y passer de longues heures. Elle répondit : "Que voulez-vous, je n'ai pas eu le temps comme les catholiques de me rassasier de la Présence réelle !" Les littérateurs du siècle n'ont pas eu le temps comme les dévots de se rassasier du spectacle des vies sanctifiées.

Il y a toutefois des écrivains que leur production antérieure empêche de toucher aux habitants du paradis. Ceux-là peuvent se divertir avec des êtres qui n'ont plus à

redouter aucune profanation. Pour n'avoir pas compris cette vérité, Catulle Mendès et Anatole France sont descendus moins avant dans la terre que dans la honte et l'oubli. Il y a des écrivains que le rejet du surnaturel rend totalement inaptes à lire et surtout à écrire la vie d'un saint. Comment pourraient-ils atteindre un personnage dont leur méthode est la négation même et dont par conséquent ils s'éloignent à chaque pas !

Ce n'est pas leur prétendu souci d'exactitude ni leur manie critique qui sont à craindre en pareille matière. S'ils veulent seulement corriger un portrait, une date, ou restreindre la zone du merveilleux en niant certains miracles et en sabrant quelques légendes, on peut dire que la voie dans ce sens leur fut tracée par des écrivains d'Eglise. Ce qui est inadmissible, encore une fois, et réprouvé par une saine philosophie, c'est l'abandon systématique du divin, ou, ce qui revient au même, son remplacement par la *conscience subliminale* : les forces innommées, le trouble, l'inachevé, la chose qui n'est pas, mais qui lentement s'élabore, le chaos d'où tout peut sortir et même un jour la perfection. Du reste il faut reconnaître qu'à part une ou deux exceptions, nos modernes hagiographes se refusent à suivre W. James sur ce terrain.

Les saints se montrent en effet obstinément revêches, après comme avant leur mort, devant l'orgueil et la fausse science. Comme autrefois ils refusent de *poser*. Mais ils se penchent avec amour vers celui qui

entreprend de les peindre à genoux, selon la méthode de Fra Angelico. A genoux et l'âme haute, pareille attitude serait-elle possible et admise chez nos artistes profanes ? Pourquoi pas ?

Lettres de Fadette

L'admirable artiste qui apporte chaque semaine au "Devoir" sa prose sobre et délicate, à l'abri du pseudonymat, appartient à la lignée des modestes et ce n'est pas là sa moindre originalité. Etonnerai-je le lecteur en disant que, même après identification,¹ cette obscurité voulue et recherchée fait un peu le secret de sa constance réussite ? "Le ciel n'est plus le ciel, quand il n'a plus d'étoiles." Au contraire en va-t-il de Fadette. C'est dans la paix de l'ombre, loin du scintillement de sa gloire littéraire, que la femme écrivain paraît se sentir véritablement elle-même. C'est au cœur d'une villa mystérieuse, fréquemment visitée, même en hiver, qu'elle nous adresse la plupart de ses messages. Et cela lui permet de faire de la vie, de livrer son âme sans souci de pose à adopter, de rôle à assumer, de personnes à ménager. Ne songeant alors qu'à produire son rêve intérieur et sa philosophie, peu lui importe la matière ou le point de départ : il suffira d'un propos villageois,

1.—L'ancienne chroniqueuse du "Canada", Danielle Aubry, la billettiste éphémère du "Devoir", Marc Lefranc, n'étaient autres que Fadette ou : Madame Maurice Saint-Jacques.

d'une sentence remémorée de ses amis les psychologues, d'un vieux conte de fées reproduit et condensé en douze lignes, d'un fugitif aspect de la nature, d'imperceptibles nuances dans la couleur et le parfum des jours, pour qu'elle parte à l'instant vers les hauteurs et nous emporte au vol de sa méditation, en nous livrant sa personnalité toute vive emprisonnée dans les phrases.

La modestie chez Fadette me paraît s'allier à une autre vertu réputée d'après-guerre et pompeusement louée par les écrivains du jour : la bonté. Elle date de beaucoup plus loin ! Mais il est possible que "l'homme nouveau", reconnaissant enfin l'inutilité ou les bas motifs de tant de luttes fratricides, se sente enclin à plus de bienveillance envers son semblable. Ce serait la première fois que le monde eût profité de la formidable expérience des âges. En tout cas, la bonté est une vertu nécessaire au moraliste. Et si l'on observe chez Fadette l'exacte connaissance des différentes classes sociales, jointe à une perception très aiguë de nos travers de race, il convient d'ajouter que son grand cœur atténue les effets de sa clairvoyante ironie. Que de choses elle a su dire dans cette page féminine du "Devoir" où tout le monde, à tour de rôle, se sent atteint, mais où personne ne se croit visé ! Ce moraliste possède en propre une façon de parler et une façon de se taire véritablement apostoliques. Elle accompagne un instant le coupable sur la route des réflexions sages, puis bientôt se retire ; le coupable, aiguillé de la sorte, continue seul l'âpre chemin ; et parvenu au terme, il peut savourer secrètement sa honte. Voilà, je pense, une grande leçon offerte à

ces justiciers coriaces dont la maladroite insistance n'éveille les bons désirs que pour les étouffer l'instant d'après. O Fadette ! Allez toujours, versez sans cesse votre douceur sur nos plaies, car nous n'avons rien à attendre de ces cœurs durcis, repliés, contournés et distillant l'amertume comme les coquillages de l'océan.

Un certain nombre de lecteurs sont d'avis que l'écrivain du "Devoir" possède un cerveau d'homme et un cœur de femme. Jugement sommaire qui à la rigueur suffit à définir sa manière où se révèle, en effet, un harmonieux mélange de poésie et de raison, d'intuition rapide et d'analyse. Tous s'accordent à vanter l'abondance et la netteté de ce style tributaire de tous les genres, admirablement diversifié suivant le thème entrepris, mais toujours conforme aux exigences de la lettre. Tel jour, l'auteur nous offre un poème, tel autre, une anecdote, plus tard, une épigramme et la semaine suivante, il nous arrive avec un plan de tragédie. Mais sans cesse l'aimable épistolier nous parle et se raconte. Chacun de ses morceaux ressemble à un jardinet de campagne exigu, plantureux, sarclé, ratissé et de toutes parts bien clos. Un sage y trouverait néanmoins sa subsistance, car le suc et la vertu de l'étendue voisine y pénètrent et le vaste ciel y verse tous ses rayons.

Les précédentes observations sont contenues presque en entier dans une préface à la première série des Lettres de Fadette, que j'avais cru pouvoir signer : *Le Photographe*. Je me rends compte à présent des difficultés que l'on trouve à fixer une physionomie qui devient

fuyante à force de reflets. Que l'on se mêle en effet de récapituler ses dons divers : culture d'esprit étendue et brillante, jointe à une rare souplesse de raisonnement ; vertus littéraires de premier ordre, sens inné du verbe, naturel et clarté, élégance et nombre ; prose drue et ferme, apte néanmoins à rendre toutes les images et toutes les sensations de la poésie : on s'aperçoit que ces belles qualités d'équilibre ou d'ensemble ont fait de notre épistolière un sujet difficile pour le critique soucieux de tout admirer et de rester plausible dans son admiration.

Où l'accord entre ses lecteurs s'atténue légèrement, c'est quand il s'agit de reconnaître et d'apprécier comme quantité et qualité le prosélytisme de Fadette, tel qu'il apparaît dans cette correspondance hebdomadaire. Parmi tant de fidèles qui la lisent "avec respect, attention et dévotion" ou même l'acceptent volontiers comme directrice de conscience, les uns trouvent qu'elle manque un peu de zèle et d'ardeur, d'autres, qu'elle prêche surabondamment et trop fort. Je me propose de diriger de ce côté mon inspection. Personne ne voudra me contester juridiction dans cette matière : d'autant qu'elle offre un assez vif intérêt, à l'heure où tant de nos publicistes, à l'inverse des grands catholiques de France, mettent voile et sourdine à leurs convictions religieuses, comme si la foi et les mœurs n'étaient pas suffisamment menacées dans ce pays, comme si le clergé sous ce rapport pouvait suffire à tout.

Il est vrai que l'on compte plusieurs degrés dans l'apostolat chrétien exercé par la plume. Sans même

prononcer ce grand mot d'apostolat, les exigences de l'Eglise à l'égard de ses enfants laïques ne sont pas constamment les mêmes et leurs écrits peuvent receler le vrai doctrinal de diverses façons. Comme quantité d'abord, si l'on veut me permettre une formule aussi positive. L'auteur spirituel qui traite ex professo de nos relations avec Dieu, le théologien mystique qui analyse les divers états de l'âme en tendance vers sa perfection, font œuvre de spécialistes en matière de religion. Ils peuvent s'adonner à leur spécialité sans crainte d'indisposer le public que surprendrait plutôt l'orientation de leur pensée vers des sujets profanes. Comme qualité ensuite. Leurs écrits non moins que leur personne doivent "respirer la bonne odeur du Christ", selon la merveilleuse image usitée par l'apôtre saint Paul. L'on exige à bon droit de ces écrivains une spiritualité éclairée et profonde à base de définitions et de principes. On ne tolère chez eux aucune équivoque dans le langage, à plus forte raison aucune témérité disciplinaire ou dogmatique. Le code pénal de l'Eglise tient même en réserve une note demi-infamante pour qualifier certaines propositions *offensives des oreilles pies*. Et soit dit en passant, si l'on tenait meilleur compte de ce dispositif, quelle fortunée sauvegarde contre les sottises occasionnelles des gens d'esprit !

Impossible de ranger Fadette parmi ces "pieux auteurs". Sa correspondance, il est vrai, couvre dix pages de morale contre un alinéa de pure chronique; mais la religion et la morale sont deux choses distinctes, encore que nul n'en puisse nier l'étroite interdépendance.

Ce serait se méprendre foncièrement sur le rôle qu'elle a prétendu assumer au "Devoir" que d'attendre un prône régulier de cette femme de lettres constamment penchée sur des problèmes de psychologie. Elle me paraît avoir saisi la juste mesure qu'il convient d'accorder aux choses de la foi dans une entreprise de ce genre. Un peu plus n'irait pas sans risque d'éloigner les mondains et les tièdes, un peu moins serait imputable au respect humain, péché mignon d'un assez grand nombre de nos intellectuels.

Libre à nous, par ailleurs, de discuter le ton de certaines lettres, la valeur de certaines assertions, enfin, pour tout ramener aux précédentes formules, la qualité de cet apport religieux que le zèle de Fadette fournit par intervalles à la conscience du public. Dans un généreux plaidoyer contre le pessimisme et la stérilité de ses attitudes, (Troisième série, VI) elle éprouve le besoin de citer un exemple, ce qui fait partie de son art, et de l'aller prendre chez des auteurs spirituels, ce qui pourrait paraître d'un goût tendancieux. Je lui prouverai à l'instant qu'elle eût pu s'adresser ailleurs avec sagesse et profit. "J'en veux, dit-elle, à certaine littérature pieuse qui nous accable et nous écrase sous son "dégoût de tout ce qui est humain et qui veut nous convaincre que le ciel seul importe. Le ciel ! Certes, c'est "un beau but et je vous souhaite à tous d'y aller. Mais "c'est sur cette terre que nous vivons et Dieu l'a faite "belle afin que nous l'aimions ; Il nous a donné un corps "ainsi qu'une âme et nous devons justice aux deux."

C'est une assez vieille antienne. Recevons-là pour autant qu'elle s'applique aux gens du monde. Mais n'oublions pas que le pessimisme est avant tout affaire de tempérament, plutôt que spéculation d'idées ; les idées n'interviennent, comme tant de fois il arrive, que pour se mettre au service du tempérament. Exprimées chaque jour, tantôt par des incroyants, tantôt par des catholiques, admettons qu'elles fassent aussi partie d'une certaine "littérature pieuse". C'est dans la poésie, la correspondance, le drame et le roman mondain que Fadette devrait plutôt, ce me semble, les chercher. Que ne s'en prend-elle par exemple à son illustre consœur, madame DuDeffand, patronne exquise et parfumée de la confrérie des "plus ne m'est rien, rien ne m'est plus", qui jadis tenait la baguette dans le grand chœur des désabusés. "Après tout, qu'est-ce que cela me fait ?" s'écrie-t-elle après avoir failli s'intéresser à un événement politique qui passionnait l'opinion. Dans sa correspondance inédite publiée par le Marquis de Saint-Aulaire, elle avoue que le néant de la vie lui donne "des accès de désespoir". On s'aperçoit à son langage que Werther approche, s'il n'est point d'avance... dépassé. "Au fond de son fauteuil, parmi les aises d'un brillant état de fortune et d'une grande position mondaine, cette femme, tranquille en apparence, ennemie des attitudes tragiques, a poussé plus loin le désenchantement volontaire que les plus bruyants héros du suicide." Ceux-ci du moins eurent assez de foi dans la mort pour lui demander un refuge. Cette dernière ressource ou cette dernière illusion a manqué à Madame DuDeffand : ayant

longtemps médité ce grave sujet, prétendait-elle, de quelque façon qu'elle tournât la mort, elle ne la jugeait pas moins sotte que la vie...

Au reste, dans l'ensemble des écrits de Fadette, dans ces conseils de morale et ces "recettes de bonheur" que lui dicte une vaste expérience, on entend toujours sonner franc la note chrétienne et catholique où le bon sens ne perd jamais ses droits.

Aux féministes elle dit : Vous avez réalisé des conquêtes pour le bonheur de la femme, surtout dans le domaine de l'instruction. Mais vous auriez tort de fonder votre entreprise sur l'hostilité des sexes, comme les socialistes ont fondé la leur sur la lutte des classes. Vous risqueriez ainsi d'effacer les dernières traces de l'esprit de la chevalerie qui déjà supposait un féminisme moins âpre, plus élégant, plus subtil et... plus féminin que le vôtre.

Aux incomprises : Vous avez, mesdames, tellement compliqué la vie que vous l'avez rendue impossible à vous-mêmes et aux autres et que vous voici devenues les premières à ne pas vous comprendre. Vous n'étiez pas mariées, du reste, que déjà vous formiez des projets de vie libre; vous décidiez à part vous de "prendre des précautions", afin d'être dégagées de toute entrave domestique, le jour où constatant que l'époux fait des siennes vous jugeriez à propos de faire des vôtres. Avec cela, trop de relations, trop de danses, trop de théâtre, trop de vaines lectures. Oui, la lecture ou plutôt le roman divise de nombreux ménages qui s'entendraient à

merveille, si, au lieu de vivre de chimères, la femme s'occupait de bien élever sa famille.

Aux directeurs de théâtres : Messieurs, je renonce à vous émouvoir par des considérations d'intérêt public et de moralité sociale, car vous n'offrez aucune prise de ce côté. D'autre part, je sais que l'argument des salles vides vous ira droit au cœur. Si donc vous persistez à refuser à votre clientèle ce droit au respect qu'elle achète en entrant, à ne pas vouloir entendre les sifflements muets qui ont accueilli certaines de vos représentations, vous en serez réduits à plier bagage faute de recettes et à défrayer une fois de plus la chronique scandaleuse des gazettes et des salons.

L'absence de guillemets dénote suffisamment que j'interprète la pensée de l'auteur. Fadette va rarement jusqu'aux duretés de langage que méritent nos mœurs de ville et l'organisation des plaisirs de société. L'on trouve cependant, parmi tant de sujets divers, aux titres séduisants, légers et pittoresques, des sermons d'une belle énergie que découpent messieurs les vicaires. Et n'allez pas imaginer que tout cela tombe dans le désert. "Comment voulez-vous", me disait un homme d'esprit, "que j'échappe à l'emprise de Fadette ! Ayant lu une première fois ses billets de chaque semaine, je les retrouve épinglés partout, aux angles du sous-main à l'heure où j'écris, au cadre du miroir à l'heure où je me rase... Ma chère moitié qui conspire avec la femme-apôtre ! Et si vous pensez que l'on me fait grâce des découpures à l'usage des maris grincheux !"

Doux pays, siècle idyllique, demeures fortunées où la femme tourne à des fins spirituelles le miroir, instrument de vanité; où le mari, docile et tendre, se nettoie l'âme en s'épilant la face !... Voici que moi-même, au sortir de cette lecture, j'aperçois en plus beau le monde qui m'environne et subis sans le vouloir l'influence de cette grande optimiste qu'est Fadette.

Il reste cependant que c'est aux femmes de son pays qu'elle aura fait le plus de bien. Citons le splendide discours de madame Alfred Thibodeau le 24 janvier à Saint-Sulpice, avant la conférence où Fadette, rassemblant les traits dessinés un à un dans de nombreuses lettres, nous a offert un portrait en pied de "la femme canadienne" avec "ses qualités, ses défauts, ses possibilités", voire ses impossibilités ! "S'il nous était permis, madame, d'appliquer à votre œuvre la méthode qui consiste à rechercher la pensée directrice et le ressort secret de l'inspiration d'un écrivain *par les mots qui reviennent le plus souvent sous sa plume*, nous trouverions, puis-je affirmer les yeux fermés, c'est-à-dire sans aller aux sources : effort, volonté, persévérance, enthousiasme. Je prie celles de mes jeunes compagnes qui voudraient vérifier la justesse de cette méthode, de relire Fadette le crayon à la main et de nous faire part de leurs conclusions. Vous êtes donc, madame, une victorieuse, une de ces victorieuses de la vie qui ont su dominer les événements. Seule, vous avez réussi une tâche qui même à deux restera éternellement difficile. Vous avez de plus accompli ce miracle, tout en demeurant la fidèle gardienne du foyer, d'avoir fait une carrière de votre plume,

en un temps où l'entreprise semblait osée, et d'avoir ainsi par cette voie littéraire, préparé l'épanouissement intellectuel de cette jeune génération montante autour de vous qui reste votre meilleure récompense."

Retour sur Maria Chapdelaine

Il plaira peut-être aux lecteurs de la "Revue Hebdomadaire" de lire, sur *Maria Chapdelaine*, l'opinion d'un critique canadien-français.¹ En France, nous le savons, plusieurs se sont demandé en quelle mesure le "récit" de Louis Hémon est "représentatif", comme l'on dit en Amérique, de la vie qu'il raconte, du peuple qu'il décrit.

Les hommages rendus à la tombe de Louis Hémon, le monument élevé à Péribonka, aux lieux mêmes où vécut le romancier, disent assez l'admiration et la gratitude de notre peuple. Cependant, peu de critiques au Canada se sont élevés, à propos de *Maria Chapdelaine*, jusqu'aux plus hautes gammes de l'éloge. Le mot de chef-d'œuvre fut rarement prononcé, et pour une série

1.—Cet article a paru dans la "Revue Hebdomadaire", 2 avril 1922. Les faibles réserves qu'il contient sont reprises par Madame Mariel Jean - Brunhes - Delamarre dans la "Nouvelle Revue des Jeunes", 25 août 1929 : *Une visite à Maria Chapdelaine*. Monsieur J. Dalbis, dans son beau livre : *Le bouclier canadien-français*, insiste avec raison sur le caractère symbolique du roman. Nul doute que l'héroïne, de fait aussi bien que dans l'intention de l'auteur, ne représente la race elle-même. Ceci admis, je ne vois pas pourquoi il serait interdit de constater des lacunes dans tout le côté subsidiaire de l'œuvre.

de motifs franchement explicables. Tout d'abord, on n'a pas cru trouver l'absolue perfection technique dans l'œuvre de ce romancier encore jeune. On y relevait un petit nombre d'erreurs ou d'équivoques de nature à embrouiller le lecteur peu au courant des choses du Canada; puis, çà et là, en marge de portraits sans ressemblance, comme ceux du médecin et du prêtre, les pointes d'une fuyante ironie sous lesquelles la fibre nationale, quand ce n'était pas la fibre religieuse, avait crié. A coup sûr, ces faibles ombres noyées dans l'harmonie soutenue de l'ensemble ne sauraient nous empêcher d'aimer qui nous aime, ni d'applaudir une œuvre aussi méritoire, la plus belle du genre écrite sur des thèmes de chez nous. Comme tous les lecteurs de France, nous admirons, dans l'auteur de *Maria Chapdelaine*, ce don d'observation large et précise qui, malgré le déchet signalé, projette sur l'écran tant de scènes véridiques, de portraits lumineux, d'aspects fidèles de nos contrées; ce tact de l'écrivain, cet art essentiel d'apercevoir et de coordonner la matière utilisable, parmi l'immense butin du terroir; surtout cette sorte de sortilège poétique qui doucement s'empare de tout notre être, soit que, par l'étroit mélange de la description au récit ou peut-être par un simple procédé de répétition, le romancier verse goutte à goutte et laisse figée au cœur l'inexorable mélancolie des séjours d'hiver à l'entrée du bois sombre; ou soit que, mêlant le vaste monde aux émotions d'une paysanne, il nous tienne suspendus aux faits et dires de celle qui ne fait rien et ne dit rien, mais nous laisse assister au trouble de son âme cruellement prise entre

le désir de l'aveu et la peur d'un mensonge... D'un mot, les Canadiens font fête au volume avec une spontanéité d'autant plus méritoire que, contrairement à ce qu'y pouvait goûter le peuple de France, il n'apporte à la "race fraternelle" aucun appât d'exotisme, aucune neuve révélation, tout au plus "l'émouvante image où elle se symbolise". (Henri Massis).

On conteste, il est vrai, parmi les nôtres, la valeur représentative du symbole. Quelques-uns mêmes ont, selon moi, trop accepté leurs réserves. Sous prétexte que ce roman ne représente pas toute la race canadienne, ni même la classe entière de nos paysans, des publicistes de chez nous voulurent endiguer la louange. D'autres critiques, mieux inspirés dans leurs notations de détail, semblent méconnaître la portée générale de l'œuvre en même temps que les lois d'un genre littéraire. Un roman ne saurait être une étude d'ethnographie générale. Et le Canada, un peu comme la France, c'est tant de choses ! Pour décrire convenablement notre seule vie campagnarde, ce ne serait pas trop du roman des forêts vierges et du roman des "terres faites". Encore devrait-on doubler la série, si l'on prétendait suivre l'odyssée des nôtres et l'évolution de leurs mœurs à travers l'Ontario et les autres provinces de l'Ouest. Complexe entreprise, à quoi n'eût point suffi, même dans sa durée normale, l'existence entière de Louis Hémon. Que ceux-là qui s'attendaient à voir les types diversifiés de la race ou encore *l'habitant* total coulés dans un moule romanesque en prennent définitivement leur parti : Hémon a voulu

camper dans son livre la silhouette du défricheur et, pour cette fois, ne pouvait ambitionner rien d'autre.

C'est déjà beaucoup si nos tendances intimes y trouvent leur expression. C'est déjà beaucoup si le défricheur de Péribonka se rattache en droite ligne au colon de jadis, à cet humble qui, dirigé et soutenu par ses prêtres, a fait la Nouvelle-France. L'histoire est là, témoin de l'exacte hérédité. Peu important les transformations de détail subies au cours des siècles; la filière n'est point dérangée. Lisez "Chez nos ancêtres" de M. l'abbé Groulx; puis relisez "Maria Chapdelaine": vous verrez que le paysan décrit par Hémon représente, dans ses traits les plus marquants, le type social du colon primitif. Preuve magnifique de l'étendue et de la justesse de coup d'œil du romancier. Oui, c'est bien la vie de nos pères, puissamment observée, dans l'unité de son principal ressort, la foi, dans l'imperceptible variété de ses circonstances et de ses accidents. Cette vie allait peut-être sombrer dans l'oubli, le type social lui-même menaçant de disparaître. Et voici qu'une intelligence sympathique, un art consciencieux, souvent raffiné, s'empare de cette vie et de ce type et leur garantit la survivance, portant jusqu'au delà des mers leur souvenir trop effacé. Comment ne pas reconnaître la bienfaisante opportunité d'une telle œuvre parue à une époque où déjà nos érudits se hâtaient de consigner dans la petite histoire les menus geste des anciens, où des revues sérieuses proposaient, ni plus ni moins, l'érection d'un musée, pour y rassembler divers costumes, des ustensiles de ménage, des instruments aratoires, derniers vestiges

de l'étroite existence et de la grossière mécanique de ces temps-là.

Est-il d'ailleurs complètement absent du volume, ce "riche cultivateur" formant légion aux fertiles plaines qu'arrosent le St-Laurent et ses principaux affluents, ce paysan moderne "sachant lire, écrire et compter", bien nourri, endimanché de drap fin, taxé de luxe en certains endroits, secondé, autant dire remplacé dans sa tâche par des machines perfectionnées ? Sans y jouer aucun rôle, on peut dire qu'il tient dans le roman assez large place. L'auteur y fait de constantes allusions, n'ayant eu, pour rencontrer ce type, qu'à se transporter à Saint-Prime, où habitaient les parents de la mère Chapdelaine. L'oreille demeure obsédée des doléances de celle-ci, rêvant sans cesse de beau terrain "planche", d'animaux gras à l'étable, d'alléchants articles dans les vitrines, surtout de pompeuses liturgies dans le temple, avec Yvonne Boilly à l'orgue et Pacifique Simard au lutrin. Mais où la masse de nos agriculteurs rejoint les personnages du roman, — non plus cette fois par mode de contraste, mais en vertu d'une profonde et séculaire affinité, — c'est dans la fidélité aux vieilles choses apportées de là-bas : langue et culte, chansons et prières, esprit de famille, simplicité de mœurs, hospitalité, gaieté. De savoir que ni le bien-être physique ni le commerce des villes n'ont pu altérer sensiblement ces empreintes caractéristiques du peuple rural, fait jusqu'à présent le commun orgueil des nôtres et la surprise renouvelée de tous nos visiteurs de France. C'est ainsi que le cadre modeste adopté par Hémon renferme beaucoup plus que nous

n'étions en droit d'attendre, et qu'en somme le regard jeté par lui sur nos mœurs canadiennes révèle une intelligente perspicacité.

N'est-ce pas dommage après cela qu'une simple formule amphibologique vienne, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, agacer le lecteur indigène et dérouter ceux des pays étrangers ? Péribonka avec ses alentours n'est qu'un avant-poste de colonisation situé à l'extrémité nord de la région du lac Saint-Jean, au comté de Chicoutimi-Saguenay. L'espace colonisable demeure immense; il se mesure par des millions d'acres, nous le savons; mais le défrichement ne s'opère que petit à petit, sur divers points. Quelle idée eut alors le romancier d'appeler constamment "pays de Québec" la parcelle de territoire où ahanent ces bûcherons ! Le danger est que le découvreur d'Amériques, en passe de devenir légendaire, de même que tout lecteur ignorant ou distrait, finisse par s'illusionner sur le vrai pays de Québec, et garde de notre belle et riche province le phantasma d'une contrée sauvage, envahie tout l'été de mouches assassines, peuplée de gens honnêtes, mais la plupart illettrés, où les noms propres ont perdu leur sexe, à plus forte raison leur orthographe, où le soir, après l'éreintante besogne, "on appelle encore ça du plaisir" : jouer aux cartes en compagnie d'un voisin unique dans un intérieur enfumé, tapissé de vieux journaux... A propos de l'industrie du bois, Hémon ne va-t-il pas jusqu'à écrire que "pour les hommes de la province de Québec, elle est plus importante encore que celle de la terre" ? "D'octobre à avril, les haches travaillent sans répit", écrit-il, et de là, il nous

brosse une jolie description du travail mercenaire dans les chantiers forestiers. Ici l'équivoque devient presque inoffensive, en vertu même de ses proportions ! L'industrie et le commerce du bois au Canada sont le fait de grosses compagnies marchandes, et parfois d'individus qui achètent du gouvernement des concessions forestières et recrutent leur main-d'œuvre, soit dans les villes, soit chez les fermiers des environs, où parfois, l'automne venu, l'on compte des bras surnuméraires. Mais la province de Québec, il faut bien le retenir, *est avant tout pays agricole*. Par une sage prévoyance des ancêtres, le bois fait encore partie du domaine privé. En décembre ou janvier, on y fait quelques entailles pour l'approvisionnement annuel ou en vue d'un commerce insignifiant. A la fin de mars, on saigne l'érable, arbre chéri et respecté, dont la feuille est devenue emblème national. Son eau pure s'épanche goutte à goutte, et la fatigue devient fête et le négoce tourne à l'amusement. Parents et amis, prévenus par téléphone, s'amènent de la ville pour la "partie de sucre"; par bandes joyeuses, on monte à l'assaut de la "cabane", et, ma foi, ce sont les citadins qui à leur tour "appellent encore ça du plaisir".

Je note ces détails en guise d'information, sans trop tenir compte à l'auteur de son *lapsus calami*. On écrit en hâte, stimulé par l'éditeur qui réclame de la copie; on s'éprend d'une formule pittoresque sans y regarder de près... Toutefois, les critiques d'outre-mer ayant épuisé la partie laudative, notre seul espoir d'intéresser, tout en demeurant impartial, c'est encore de formuler nos réserves et d'y joindre nos explications.

Il y a longtemps que Jules Lemaître a signalé aux romanciers des mœurs cléricales la difficulté de saisir une physionomie de prêtre, et les conditions requises dans un domaine où "non seulement les préjugés révolutionnaires, mais les dédains de dilettante empêcheraient d'être clairvoyant et juste". Ces conditions, le critique voulait bien les reconnaître à Ferdinand Fabre et à Ludovic Halévy. Tant de parcimonieuse rigueur ne s'explique que trop. Bien loin de ces inoubliables figures sacerdotales, comme il s'en rencontre parfois chez Bourget, se place, dans *Maria Chapdelaine*, ce curé quémandeur de messes et, par surcroît, bourreau des âmes. Le curé de St-Henri-de-Taillon ne pêche, à vrai dire, que dans la forme. Le censeur le plus orthodoxe doit admettre la substance de ses avis. Ne point se laisser miner par le chagrin au souvenir de l'audacieux jeune homme enfoui sous la neige, prier pour lui quand son spectre se lève, songer au père et à la mère, et à son propre avenir, voilà, certes, un régime de santé pour Maria, le seul qui s'impose. C'est pour l'avoir docilement suivi que, deux mois plus tard, sourde aux promesses de revanche mondaine qu'on lui offre, nous la retrouvons déjà prête à entendre l'émouvant discours des voix. Et donc, son conseiller a raison de lui prescrire un remède énergique. Mais quelle manière, grand Dieu, quelle manière de présenter la potion ! Le plus lourdement qu'il est possible... Prétexter l'absence de fiançailles pour mieux persuader l'oubli, n'est-ce pas piétiner sans merci un rêve mort ? Reprocher à celle qui a le deuil incrusté dans l'âme son "tourment peu convenable" et

sa "face à décourager toute la maison", et cela du ton d'un homme de loi indiquant la procédure, est-ce bien renouer la tradition du prêtre Bon Samaritain, tel que le Christ l'a voulu, tel que notre histoire l'a connu ?

Je ne m'occupe pas en effet, de savoir si le curé en chair et en os, desservant de Saint-Henri-de-Taillon, répondait au portrait peu flatteur que Louis Hémon nous en fait. Comme chacun des personnages du roman, il devait représenter un type, voilà tout. En d'autres endroits, sûr de son métier, conscient des libertés qu'il autorise, Hémon ne s'est pas fait faute, quand son dessein l'exigeait, de donner aux faits transitoires la nécessaire entorse. Nous avions droit au curé idéal, sachant porter dignement le lourd prestige de sa caste; comme nous avions droit au médecin sympathique, allié naturel du prêtre, s'appliquant à rehausser le courage chrétien de ceux qui souffrent en même temps qu'à guérir leur mal physique. L'auteur n'y a point songé. Abstention d'autant plus étrange que son instinct de vérité et sa noblesse morale, à défaut de sa foi, l'avaient en d'autres circonstances supérieurement guidé. C'est ainsi que, dérouté par certaines apparences de dévotion mécanique, au surplus inapte à percevoir une relation profonde entre la piété de ses hôtes et leur quotidienne endurance, il n'en marque pas moins l'inséparable union. "La vie avait toujours été une et simple pour eux; le dur travail nécessaire, le bon accord entre époux, la soumission aux lois de la nature et de l'Eglise. Toutes ces choses s'étaient fondues dans la même trame, les rites du culte et les détails de l'existence journalières tressés ensemble,

de sorte qu'ils eussent été incapables de séparer l'exaltation religieuse qui les possédait d'avec leur tendresse inexprimée".

On a reproché à Louis Hémon d'avoir assombri ses héros. Toujours la confusion des genres, et ce pouvoir d'expression illimité que l'on exige du roman. Isolés entre quelques champs découverts et la lisière des bois d'épinettes, privés de tout stimulant social, ces colons ne peuvent exprimer la jovialité facile de la race au même degré que les habitants des grands centres. Ils savent encore malgré tout, rire, chanter, bavarder lentement. Je ne vois pas ombre de "fatalisme" dans leur résignation au dur travail. Une confiance de la mère Chapdelaine devrait dissiper, ce me semble, toute illusion. "Non, Samuel; le bon Dieu fait bien tout ce qu'il fait. Je me lamente... Comme de raison, je me lamente. Qu'est-ce qui ne se lamente pas ? Mais nous n'avons pas été malheureux jamais, tous les deux..." Eh ! oui, tous nos paysans geignent ainsi, même quand le blé vient "à pleines clôtures". L'un deux disant à Wilfrid Laurier, qui prisait fort leurs facéties, les citant parfois dans ses discours : "Moi, je reste au onzième rang de la paroisse, loin du pain, derrière la viande." Tous nos paysans geignent, mais ceux qui geignent et s'en rendent compte méritent-ils vraiment qu'on les croie teintés de fatalisme ?

Hémon projetait de voyager encore quelques années, en des recoins obscurs de cette planète. Je le vois, tranquille vagabond, sensible et réservé, peu prodigue de son moi, attentif aux moindres imprévus de la vie et des paysages, et partout thésaurisant, profitant sans doute

de l'expérience acquise pour concentrer sa vision et polir son style. Puis un jour, il irait, "cinglant vers un sourire", comme le héros de la *Princesse lointaine*, ^{C'est beau} porter à la France de nouvelles productions dignes de son génie, mais qu'aucune école, à plus forte raison aucun clan, n'oserait patronner ni revendiquer. Je doute cependant qu'il eût jamais atteint au même degré d'émotion ou d'intérêt que dans cette œuvre où l'homme entier, non pas simplement le voyageur et l'artiste, s'adapte sans effort au rythme d'une nation restée fidèle au sang des origines. Et vous, Français, qui pleurez encore ce jeune frère, ne regrettez pas trop qu'une veine aussi prometteuse se soit tarie au service de notre peuple. Ce peuple mérite bien l'appui de votre gloire, lui qui vous a toujours gardé l'hommage de sa foi. } C'est une idée!

Robert Choquette

"La pension Leblanc"

Débordants, lyriques, sincères tant qu'on voudra... nos jeunes littérateurs ne sont jamais *vrais*. S'appliquent-ils à détailler minutieusement tout ce qu'ils voient, et jusqu'à confondre une description avec un inventaire, ils restent dans leurs livres ce qu'ils sont dans la vie : des observateurs superficiels. Monsieur Robert Choquette vient d'en donner une preuve assez regrettable dans son roman : *La pension Leblanc*. Déjà dans ses riches poèmes : *A travers les vents*, il avait ça et là semé les marques de cette vision grossissante où le mot tout ce suite passe avant la chose, — et nos pédagogues mirent peut-être trop de zèle à dénoncer ce qu'ils croyaient à tort un manque de spontanéité. Mais, fait étrange, ce défaut de jeunesse s'étale en prose d'une façon plus apparente et plus continue. Disons à l'instant même, quitte à la répéter bientôt, que l'auteur, par un talent hors ligne, étonnamment précoce, fournit de quoi se faire amplement pardonner.

Nos paysans en général, ceux du Nord en particulier, ne sont pas ce qu'une vaine littérature pense. Un peu grossiers, matériels — qui ne l'est pas ? — ils sont surtout madrés, soupçonneux, jobards et cancaniers. Ils le sont davantage que la plupart des citadins, ayant plus de temps libre à leur disposition. Défauts que l'on doit qualifier de légers; rançon de leurs vertus solides, traditionnelles, qu'une élémentaire justice nous force à reconnaître. Dans un village dont la physionomie est empruntée "à plusieurs paroisses de la région," ce trésor compensateur est censé exister, saillir même. Une étude qui prétend livrer "une idée assez complète de ce coin de pays et de l'existence qu'on y mène" s'ôte tout droit et tout motif de l'ignorer ou de le reléguer à l'arrière-plan. Il ne s'agit pas non plus de s'en remettre au lecteur du soin d'achever le tableau. Des gens mal avertis — tels des étrangers — ne manqueront pas, au contraire, de juger toute une classe de peuple par les échantillons qu'on aura mis sous leurs yeux. Je n'ai pas à refaire une apologie tant de fois reprise par nos historiens des deux langues, et récemment encore par M. Jean-Charlemagne Bracq, dans son ouvrage : *L'évolution du Canada français*. Il suffira de noter quelques traits du caractère et des habitudes de nos villageois, en rapport avec les personnages de M. Choquette.

Ce qui apparaît chez eux au premier plan, c'est leur *honnêteté de mœurs*, fruit direct d'une foi vive et agissante. Prenez n'importe quel village des Laurentides, et vous verrez que ce qui fait le fond de la vie campagnarde, c'est le sérieux de l'Evangile. Là tout désordre naissant

ou déjà mûr est appelé par son nom, dénoncé et fustigé en conséquence. Que le beau-fils d'une maîtresse de pension, "sans argent, sans orthographe et sans tact," pour reprendre une fameuse incidente, s'amourache d'une femme de la haute, déjà mariée, la population entière va s'ameuter contre lui. Loin de devenir une sorte de héros, "questionné à l'hôtel des quatre côtés à la fois," un Rosaire Leblanc se sentira du coup excommunié de tous les groupes; et s'il consent à rougir, ce sera de honte et non pas "d'orgueil". Ses parents d'autre part n'hésiteront pas une minute à mettre le jeune homme à la raison et la pensionnaire à la porte. Mais les choses se passent autrement à Saint-Vivien, village-type construit par l'auteur, et d'une architecture parfaite en maints détails. Hommes mûrs et jouvenceaux deviennent des admirateurs jaloux de Rosaire dans sa folle équipée romanesque, et les commères elles-mêmes ne se résolvent à lâcher les écluses qu'au retour de son enterrement. Du reste, pour m'attaquer au fond même du sujet, cette ébauche sentimentale, dessinée au grand jour entre Rosaire et Marcelle me paraît, d'un côté comme de l'autre, d'une rare invraisemblance. La belle désenchantée sacrifie trop aisément l'orgueil du rang, si cher à sa caste, et ce gaillard représenté comme une "âme vierge" en arrive trop tôt à la poussée sanguine et au "baiser brutal". A supposer que la vie moderne offre parfois de telles anomalies, je soutiens qu'elles ne devraient pas entrer en ligne de compte dans une fiction conçue par l'auteur comme tableau de mœurs et peinture de société.

En second lieu, *l'assiduité au travail* demeure plus

qu'une obligation, c'est un goût inné chez ceux qui vivent de la terre ou s'entretiennent à même les villégiatures. Pour mettre leur fils à la raison, dans cette grande détresse où l'a jeté le départ de la grosse madame, les Leblanc n'avaient qu'une chose à faire : lui assigner une part du commun travail ou une quelconque entreprise apte à le disperser. N'est-ce pas ainsi qu'à la campagne on se débarrasse sans coup férir des sentiments encombrants. Par la grâce du romancier, cet oisif va pouvoir "regarder travailler les femmes" et refaire à diverses reprises, parmi les résineux, témoins de l'aristocratique aventure, son pèlerinage d'Olympio. Comment donc ce grand blessé pourrait-il guérir ! Franchement, monsieur Choquette, il est énorme votre Rosaire, et il inspire à vos lecteurs autre chose que de la compassion. Vous-même éprouvez à son égard un émoi intermittent. Avec un sens du comique çà et là très accusé, vous n'avez pas craint, au plus fort de l'avalanche, d'intercaler cet hilarant détail d'une broche à cheveux perdue par Léocadie, la servante, et objet d'une extase en règle qui évidemment se trompait d'adresse. Pour en revenir au remède proposé, le chômage est une exception là-bas dans la saison chaude. Si donc, au lieu "d'errer dans la campagne jusqu'à l'heure où le soleil tombe," Rosaire venait à la rescousse des siens, non seulement il guérirait son cœur broyé, déchiqueté par l'orgueilleuse enfuie, mais il pourrait résoudre en partie certain problème de nature à troubler les élèves de l'Ecole des Sciences politiques, économiques et sociales. Comment la pension Leblanc, avec une clientèle aussi restreinte, (tous les hôtes sont nom-

més) réussit-elle à sauver son budget, quand on sait par ailleurs que "le bonhomme", pour échapper aux vexations de sa conjointe, se réfugie en toute occasion au village et là, fume, fume, fume... A eux d'y voir, répondra sans doute le romancier-poète. Encore faut-il qu'un volume soi-disant réaliste s'imprègne de vraisemblance, humaine et locale tout à la fois.

Au bord des champs s'observe encore une *piété solide*, à base de conviction religieuse, sujette parfois à l'air d'aller, au processus mécanique. La prière, "cette puissance de l'homme et cette faiblesse de Dieu", comme parle S. Augustin, c'est encore à la campagne qu'elle conserve hors du cloître ses quartiers de prédilection. M. Choquette pose le défaut en relief et la qualité dans l'ombre, selon habitude. Les personnages du roman prient beaucoup, mais fort mal, à commencer par le curé. Rosaire vient de mourir d'un accident de chasse, ou suicidé. C'est la première *veillée au corps*, à la pension. Il est notoire qu'en pareille circonstance le fou rire assez souvent se propage, sorte de réaction nerveuse dans le silence et la contention de rigueur. De là aux paroles inconvenantes, aux histoires égrillardes, il reste un pas à franchir... Au service funèbre qui dure à peine une heure, "l'assistance a hâte que cela finisse." Ces traits piquants nous amusent, puis l'on pense : Pourquoi gaspiller tant d'esprit et de talent à rendre ce qui n'est pas ?

Le caractère abrupt des gens du Nord a impressionné l'auteur au point qu'à le suivre on se demande si la *distinction native* et la *politesse raffinée* des anciens canadiens n'ont pas résisté au lent exode d'il y a cin-

quante ans pour se cramponner aux bords du fleuve. On vit pauvrement. Là plus qu'ailleurs l'instruction primaire est en défaut. Durant le séjour à la ville ou au chantier la jeunesse s'encanaille. Cependant, auprès des personnes plus âgées, l'excursionniste peut cueillir des marques d'une cordialité extrême, unie aux trouvailles, aux saillies les plus réjouissantes. Quelle verdure dans l'expression, quelle invention dans le sarcasme. Un riche citadin laissait en souffrance depuis trop longtemps le loyer d'un campement au bord de l'eau. Revenu bredouille d'une partie de pêche, il ose s'en plaindre à son propriétaire d'un jour. Celui-ci répond, flegmatique : "Monsieur, jusqu'aux poissons qui sont honnêtes par icitte : le plus vite vous payeras, le plus vite ça mordra !" En attendant ces calmes revanches, une discrétion, une réserve qui ne s'apprend guère dans les manuels d'étiquette. Mais il y en avait de ces vieux et de ces vieilles au repas de noces chez Picard : comment n'ont-ils pas réussi à corriger le ton de cette assemblée de goinfres ? Au surplus, tous les personnages locaux sont plats ou répugnants, excepté la sœur du héros, Antoinette, figure très douce, ombre discrète planant sur un récit à tendance vulgaire.

C'en est fait, je passerai pour l'échenilleux de *La pension Leblanc*. Pourtant je n'ai pas signalé le hors-d'œuvre de la fin, ni l'infâme anglicisme du XVII^e siècle : *réaliser que*, ni certaines autres méprises, de seconde importance. A ceux qui m'auront jugé trop sévère, je réponds ceci : un écrivain de race comme M. Robert Choquette, dominant de si haut les débutants de

son âge et d'autres beaucoup moins jeunes qui ont "le culte de l'incompétence" sans "l'horreur des responsabilités", a besoin de justice et non de flatterie...

C'est d'abord un artiste du verbe. On dirait qu'il fabrique des phrases depuis toujours. De fait la plupart de celles que j'ai sous les yeux contiennent la saveur d'une vigne mûre. Quand ce n'est pas par l'image neuve et hardie, c'est par le rythme plein, la retombée sonore qu'elles brillent. La première du roman contient déjà cette élégance : "Irrégulier, percé d'une part d'éclaircies brusques, enfermé d'autre part en le tableau noir des pins où les bouleaux tracent des lignes à la craie, ondule ce pays du "Petit Nord" des Laurentides..." Rosaire abandonné vient de crier sa révolte et sa plainte sous le petit bois de sapins. "Mais le vent "fleuraît doux quand même, doux comme le baiser de "Marcelle. Le soleil, à travers les nuages, ficelait quand "même de ses rayons les arbres d'alentour, et les oiseaux "qui ne pleurent pas d'amour continuaient de pépier au "bord des branches. Rosaire sanglota longtemps devant "le paysage brouillé. A la fin, par lassitude son chagrin "s'apaisa et il se répandit dans son âme une douceur "infinie." Quand on signe à vingt ans des mélodies semblables, on peut manquer un livre, on ne manque pas une carrière.

Comme observateur, il est clair que M. Choquette a l'ambition de tout rendre, y compris bien souvent ce qui n'est pas matière d'art. On voit aussi, par ce qui précède, que les grands ensembles lui échappent. Il sait à l'occasion se reprendre dans l'individuel et le concret.

La psychologie de madame Ménard est habilement menée jusqu'à sa villégiature inclusivement, sauf réserve déjà inscrite. Son Docteur est très bien, sa Berthe, véridique à souhait. Le visage physique de la contrée n'a besoin d'aucune retouche. Et constamment, à travers cette matière touffue où j'ignore si le portrait l'emporte sur l'épisode ou l'épisode sur le portrait, circule cette alacrité d'âme, cette ardeur sainte, ce feu qui doit soutenir l'artiste.

Que M. Choquette, si bien doté par la Providence, continue à faire des livres. Sans fléchissement de droite ni de gauche, sans préoccupation de plaire à tels personnages ni à telle école, qu'il entre résolument dans sa voie propre avec pour unique souci l'humble vérité. Qu'il réprime avant tout certains égarements de sa verve laissant soupçonner qu'il vise au Prix Goncourt. Qu'il s'applique à rester nôtre par une inspiration générale plus encore que par le choix des sujets. Et il fera mentir l'opinion fréquemment émise que nos romanciers "n'ont pas réussi jusqu'à présent à mettre en valeur littéraire l'âme de leurs compatriotes." (J.-C. Bracq). Un proche avenir viendra peut-être le sacrer poète national et l'affection de tout un peuple, qui déjà point vers lui, sera sa meilleure récompense.

Blanche Lamontagne-Beauregard

"Ma Gaspésie"

La critique du jour, savamment conduite par M. Louis Dantin, se montre de plus en plus exigeante à l'égard des poètes. Que voulez-vous, nous vivons à une époque utilitaire et confortable à souhait, la masse du réel nous opprime et nous captive de toutes parts et il n'y a que les très beaux vers qui puissent nous en détacher. Je veux ouvrir par des réserves cette courte étude des récents poèmes de madame Blanche Lamontagne-Beauregard intitulés : "Ma Gaspésie", édités par *Le Devoir*, avec crayons de l'auteur.

Le procédé n'a rien d'insinuant, mais je préfère me libérer au plus tôt de cette partie de ma tâche. Il n'est peut-être pas non plus dans l'ordre logique, mais il est bien dans l'ordre chronologique. Car le poème-titre m'a un peu déçu. Combien j'eusse préféré voir figurer à la place les strophes vraiment lamartiniennes de *Gaspésie, terre du silence* où j'irai tout à l'heure cueillir au moins une citation. J'ignore en quelles conditions il a

vu le jour, mais il dénote un courage fatigué comme les adjectifs dont on se sert. De sorte que les lecteurs prévenus contre la poétesse — et il s'en trouve — pourraient fort injustement déclarer fatigue à leur tour et déposer le volume...

J'avance peu à peu, et, sans chercher la petite bête, je l'aperçois dans de fuites incohérences. Si le St-Laurent présente de "magiques contours", pourquoi la montagne offrirait-elle de "gracieux détours" ? (Première strophe). Les gracieux détours d'un sentier : *ça, bien*, comme disent nos amis les Belges; mais quand on parle des monts de Gaspésie ! Ailleurs, (*Tendresse*) le vent est assez fort pour "secouer les ailes du navire", et pourtant "la vague s'est tue"; plus loin, (*Dimanche*) dans "une église basse", on entendra monter, par "l'immense portique", les sanglots de la mer. Ou bien dans certains rythmes affligeants pour les diseurs de vers :

Elle l'a prise et l'a couchée avec les morts...

Le vorace épervier auprès du pinson niche...

L'aile blanche de quelque gracieuse barge...

Ici, dans un oubli grammatical, peut-être prémédité :

Le vent chante dans le mât d'hune.

Et là, dans la mention, à l'état indigène, de nombreuses plantes que le Laboratoire du Fr. Marie-Victorin n'a pas consignées dans ses observations : genêt, lierre, thym, marjolaine, etc. Enfin dans la description de spectacles inconnus du commun des mortels :

La lune enveloppait de pourpre les îlots.

L'astre mélancolique argenter les îlots, ça bien : mais les empourprer ! Au fait, il s'agissait peut-être de la lune rousse...

Ce sont là de légères déficiences que madame Beauregard voudra corriger sans doute, pour de mieux en mieux mériter cette appellation de "poète réaliste" que lui décernait Mgr Camille Roy, (*A l'ombre des érables*, p. 228) à propos de *Par nos champs et nos rives*, publié en 1927. Elles ont pour cause, paraît-il, l'indolence naturelle aux gens de son "pays", où une saison infiniment morte succède aux activités de l'été. Je les attribue de même au fait que l'auteur dut accomplir, avec Lozeau, la méritoire transition entre la poésie à larges fresques plutôt faciles d'un Chapman, et les peintures finement œuvrées de Paul Morin et plus tard de Simone Routier.

Parvenu enfin à la critique des beautés, il semble intéressant de dire un peu ce que le dernier volume apporte de nouveau dans l'inspiration et la manière de l'auteur. Nul doute que madame Beauregard ne se soit proposé d'élargir et de préciser tout à la fois ses premières *visions gaspésiennes*. La partage du livre : *Les horizons* — *Les souvenirs*, le laisse assez deviner. Entre eux *La forêt* s'intercale, et je demande pourquoi. Il est vrai que celle-ci comme la montagne barre l'horizon. Mais rien n'a pu empêcher la poétesse d'ouvrir à travers des percées resplendissantes, avec moins de science et plus d'émotion que le délicat amateur forestier André Theuriet. Oui, c'est bien l'ensemble du littoral gaspésien

qu'on a voulu décrire, en accordant une attention spéciale aux souvenirs d'enfance, à des scènes choisies, concrètes, sans oublier la nuance particulière que projette sur elles l'heure du jour ou le progrès de la saison. Cet idéal sensé correspondait avec force au généreux talent de l'écrivain. J'ose dire qu'il est touché. Les morceaux suivants : *Voiles blanches* — *Chansons* — *Paysage d'automne*, en sont la preuve. Mais surtout la pièce : *Gaspésie, Terre du silence*, à la fin de laquelle le chanfre rustique, boudant les progrès à venir, jette son adieu aux objets coutumiers de son inspiration :

*Adieu les soirs divins, les soirs silencieux
Où dans ses bras la mer semble bercer les cieux !...
Sur ton ciel sans couleur et ta plaine embrumée
L'usine et ses engins cracheront la fumée.
Les poètes en vain chercheront sur tes bords
Tout cela qui jadis animait leurs transports.
Tu seras devenue une terre opulente
Où viendra se ruer la foule turbulente
Et, sur tes flots troublés, les oiseaux éperdus
Pleureront ton silence et ta beauté perdus !...*

Dans l'ordre sentimental, on admettra volontiers que le milieu n'était guère favorable aux analyses déliées et subtiles. Le rêve de l'habitant plus que le bois sombre a barré l'horizon. Mais là encore notre poétesse a droit de s'écrier : Ma Gaspésie me suffit ! Regrets, espérances, admiration, amour, ces "quatre éléments" du cœur de l'homme, s'y rencontrent comme ailleurs. Tout est dans

tout, et il ne faut oublier que la poésie est le plus absorbant de tous les arts. "L'élément" surnaturel est venu enrichir ces âmes simples, et le recueil contient plusieurs tableaux d'inspiration religieuse qui le rehaussent pour autant. J'observe que le regret du passé, joint à l'obsession de l'adieu final, retient cependant une large part des effusions lyriques de l'auteur. Lisez : *Soirs d'autrefois — Nostalgie — Comme un bateau qui passe — Souvenons-nous*. Emotion sincère d'une part, habileté professionnelle de l'autre. On ne veut rien laisser perdre de ce qui peut mûrir l'inspiration sans la faire tomber. Mais "Blanche Lamontagne" — comme on la nomme toujours — a beau mettre l'accent sur ses regrets, évoquer la jeunesse en fuite et les rondes dispersées, chanter les déclins fatals et "la barque engloutie", le lecteur non moins avisé se défie et proteste, sachant bien qu'elle aura toujours dans l'âme

Des voiles en partance et du désir ailé.

Madame Beauregard a renoncé délibérément à introduire la grande passion, ses cris et ses révoltes dans son œuvre. Le milieu restreint, préservé par l'austère tradition, pouvait cependant lui en offrir des cas isolés. Il est aussi une façon racinienne de la peindre que l'auteur eût pu s'assimiler sans péril pour sa personnalité poétique ni pour l'âme du jeune lecteur. Mais elle ne paraît pas d'avis que le caractère chrétien soit une parure mobile, un vêtement d'occasion. Elle professe qu'on doit en tenir compte, au moins négativement, dans l'œuvre

d'art. Du reste, au nom de quelle esthétique voudrait-on s'en passer ? Elle a dû singulièrement se réjouir en entendant l'immense poète Paul Claudel déclarer sans ambages, au Cercle Universitaire, que la poésie française ne peut être rénovée sans le recours à la liturgie catholique et à tout ce qu'elle effectue ou symbolise. Quelle leçon pour nos jeunes rimeurs des deux sexes qui croient nous ébahir avec leurs offrandes payennes — réserve faite du talent — comme si nous n'avions jamais rien lu. Chose étrange, à la même date ou peu s'en faut, l'éminent dramaturge Francis de Croisset, parlant à l'Université des Annales, résumait ainsi ses impressions d'Amérique : "Là-bas ils recommencent ce que nous avons abandonné." Bon, nous voilà nettoyés ! Mais c'est bien cela : toujours cette manie de suivre en tout domaine mental la courbe de l'esprit français, au lieu de la prendre à sa retombée lumineuse dans ce qui fit naguère le support de la race au dedans, son meilleur prestige au dehors.

Une autre récompense de notre poétesse, ou disons mieux, un autre caractère de son œuvre, et ce par quoi elle vivra, c'est d'être accessible à la vie qu'elle chante. Elle a toujours ambitionné de faire de très beaux vers qu'on pût lire aux veillées et réciter dans les champs. Ici encore l'idéal est touché. "Comme la musique et parce qu'il est avant toute musique, le vers vit d'une vie à part, dans l'absolu." (Hélène Vacaresco) Combien parmi ceux de notre poétesse pourraient être aisément captés au vol et fixés dans la mémoire des enfants. J'ai connu deux fillettes, âgées de cinq et six ans, qui pleuraient à l'audi-

tion des poèmes de Louis Mercier. Elles n'y comprenaient pas un traître mot; seule la cadence, par la voix d'un bon liseur, opérait tout le charme. J'imagine surtout que les grands élèves du Collège de Gaspé savent par cœur *Là-haut*, ce chant final de "Ma Gaspésie", d'une envolée superbe, et qu'ainsi se trouve réalisé le vœu de son auteur :

*Qu'ils sachent que leur nom se trouve dans un livre,
Et qu'un poète a mis son âme à les chanter !*

Pour résumer ces réflexions que divers obstacles m'empêchent d'étendre ou de creuser davantage, l'œuvre entière de madame Beauregard est une production de belle venue qui fait honneur au pays comme à "son pays" et que la France poétique a eu raison de couronner. Encouragée par cet accueil, le "diligent auteur", comme l'appelle encore Mgr Roy, devrait tenter un nouvel effort, plus décisif, et livrer une suite de chants où l'observation et la technique seraient mieux honorées, et d'où notre péché mignon littéraire: l'à peu près, serait à peu près exclus. Elle n'a pas droit de s'accommoder du coup d'œil distrait ni de l'épithète banale, celle qui fait glisser sur la moire de l'étang,

*. insaisissable et digne,
Une oie immaculée et blanche comme un cygne,*

ni du nombre bizarre ou heurté, celle qui vient d'écrire :

La cloche du troupeau tinte dans le ciel clair,

ni enfin de vétustes images sans saveur ni relief, celle qui inventa naguère ces riches symboles géminés que je me propose de lui envier le reste de mes jours :

Laboureurs de la mer, labourez vos tombeaux !

Simone Routier

"L'Immortel Adolescent"

Mademoiselle Simone Routier offre déjà au public une deuxième édition de son recueil de vers : "L'Immortel Adolescent".

Dans la pièce intitulée *Simple question*, je constate qu'elle n'aime guère entendre son entourage s'écrier à propos de diverses exécutions d'art — car elle est aussi instrumentiste et peintre : *Mais c'est de toi cela ?* Cependant, en lisant le riche poème introducteur, puis ça et là quelques strophes saisies au vol, j'éprouvai à mon tour une de ces "jeunes surprises". *Commen, c'est de mon pays, cela ?*... Je savais, pour avoir lu sur ce thème l'abbé Casgrain, l'influence prédominante du romantisme français sur notre passé littéraire. Mais qui donc, avant la poétesse, avait osé livrer ainsi au public la chair vive de son âme, ses nuances intérieures, ses émois les plus fugaces comme ses sentiments les plus tourmentés ? Je n'ignorais pas davantage que plus d'un jeune avivait en soi le culte des sonorités savantes, du mot rare ou incisif,

des périodes lustrées et cadencées. Lequel avait, d'une passion plus gourmande, pourchassé les vocables comme des fruits mûrs au haut des branches, opéré entre eux de si précieuses alliances qu'en les rattachant à d'autres signes, on pourrait croire à un renouvellement de la langue poétique au Canada ?

Mon étonnement se calma à mesure que j'avancai dans ma découverte et mes réflexions. Un quatrain de *Chers héritages* m'apprit qu'une généreuse ascendance rattachait l'auteur au maître historien F.-X. Garneau. Elle a des lettres dans le sang : tôt ou tard, un peu tard — "par crainte anormale, erreur ou négligence" — la veine devait éclater. Puis de candides lacunes m'apparurent. Des abandons, des lassitudes. Et, comme conséquence : des à peu près, en nombre impressionnant. Je me retrouvais entièrement chez nous. Oui, ce triomphe de la poésie dans la déroute de la syntaxe et l'anarchie de la ponctuation ; cet indéniable sentiment de l'art dans les hésitations, les faiblesses ou... les licences du métier ; cette sûre compréhension des auteurs dans le choix hasardeux des modèles et l'ignorance des diverses filiations d'écoles : tout cela, bien que versé en des thèmes neutres et sans patrie, reste bien dans la marque de notre littérature nationale, puissante dans ses élans, ingénieuse dans ses conceptions, mais résignée sans cesse à l'imparfait, aux brisures et aux trous.

Qualités et défauts portés au degré supérieur, héroïque même. Cela indique suffisamment le cas qu'on doit faire de l'auteur et de sa première œuvre. Il y a Simone Routier, il y a "L'Immortel Adolescent". Cela

justifie par ailleurs le ton libre adopté pour cette étude. Mademoiselle Routier ne redoute pas la critique, si elle eut raison un jour de craindre la cabale. Elle aurait inscrit, au bas d'un couplet par trop louangeur et débridé : *Et mes fautes ?...* Ses fautes ! n'a-t-elle pas su en éliminer un très grand nombre de la seconde édition, obéissant alors à des conseils d'amitié et faisant mentir la charmante boutade de Francis de Croisset : "Les poètes sont généralement mauvais élèves. Ils ont le sentiment d'apprendre tellement de choses, quand ils n'apprennent pas !"

L'édition nouvelle offre d'abord quelques additions au recueil. Trois pièces à la manière de Victor Hugo, de Baudelaire et de Heredia, puis : *J'écris pour toi — La rose aimée — Sonnet à la couleur*, enfin ce petit rien délicieux intitulé *Eau-forte*, où le Québec hivernal est si prestement miniaturé :

*Québec est vêtu de bleu pâle,
Le soir a déjà mis son châle.
Traîneaux, raquettes, patins, skis.
Points mobiles : rouges, khakis,
Bleus, blancs, gris, toute la jeunesse
Gagnant la terrasse, en liesse.
Vous demandez : "C'est grand congé ?"
— Non, monsieur, il a neigé !*

Les corrections infligées au texte primitif visent en premier lieu la ponctuation, la rime, l'élégance et la sonorité du verbe. Tandis qu'elle avait le sécateur en

main, notre poétesse aurait dû, ce me semble, pousser plus avant l'opération. Donnons ici quelques détails, puisque en matière de critique littéraire, le silence n'arrange rien. Ce texte remanié contient encore — pour emprunter les divisions du triptyque *Imité de Seï Shōnagon*, aux pages 96-99 — des "choses désagréables", puis des "choses peu rassurantes" qui retardent le plaisir causé par tant de "choses émouvantes".

* * *

D'un bout à l'autre du recueil, mademoiselle Routier s'avère écrivain subtil et sagace, mais quelque peu improvisé. On songe au portraitiste qui n'a point fait d'anatomie. Elle ignore partiellement les articulations du langage écrit. Chez elle la texture de la phrase et l'attribution des termes ne répondent pas toujours à la logique de la pensée. Elle intercale sans transition l'apostrophe au milieu de l'énoncé indirect, (p. 42) elle écrit *facile disciple*, (172) *admirable* au sens d'*étrange*, (138) etc., compare froidement l'oubli à une *flamme* et permet à celle-ci d'*envoûter* une chère âme. (125) Des strophes entières, quantité de formules et de mots alambiqués, obscurs, mettent à mal le génie de la langue et celui du lecteur. Il semblera plus équitable de faire voir la poétesse à l'œuvre et clarifiant son texte dans *Nature*. L'édition première portait :

*Il est un lent sentier négligé: je le suis
Et parcours de mes yeux sa farouche lecture.*

Sentier perdu, déroutant manuscrit : c'était peut-être une trouvaille... Le symbole n'était pas *amené*, voilà tout. L'écrivain se fâche, le jette par-dessus bord, obtient ce vers parfait :

Et parcours de mes yeux sa farouche aventure.

Si une langue incertaine gâche parfois son style éclatant, cela est dû en grande partie à une ponctuation restée parcimonieuse ou traîtresse. Ce qui lui manque davantage, en effet, ce n'est pas l'inspiration, ni même la technique de l'art, mais bien la cuisine du métier. Pourtant, dira le comédien Georges Berr, "que de sens caché derrière une virgule, un point, un petit trait vertical qui s'exclame, un petit trait bossu qui interroge !" Mademoiselle, pensez-y bien. Et de même, ne soyez plus distraite au point de tolérer des audaces comme *prématurer sa mort*, (149) des méprises ou des coquilles telles que *remord*, (63) *condencée*, (135) ou le temps présent quand le contexte demande l'imparfait de l'indicatif : vous *priez*, (75) vous *souriez*. (122)

Le choix des rythmes n'a subi aucune modification. De fait, je les trouve singulièrement variés, conformes à chaque sujet. Quelques-uns, comme ceux de *Croquis*, de *Décalque*, présentent de véritables tours d'adresse. Mais la métrique classique a subi de rudes assauts. Je sais un praticien des plus modernes qui reproche à l'auteur le rejet trop fréquent de la césure, surtout l'abus de l'en-

jambement.¹ L'œil à la longue s'en fatigue, à plus forte raison l'oreille. Essayez de lire à haute voix différents passages de la *Lettre*. Je suis convaincu qu'à l'audition de ces rimes bousculées, l'auditoire finira par demander si rime il y a. Quant au pauvre lecteur, entraîné par la cadence précipitée du vers, il respirera mal. Il aura l'impression de dégringoler des marches... *Choses désagréables*.

* * *

"L'Immortel Adolescent" peut servir de prétexte à de nouvelles affirmations touchant la situation, prétendue impossible, faite aux écrivains et aux artistes par la critique catholique. On connaît assez les vues si sereines du P. Sertillanges à ce sujet. Joignons-y le témoignage de Maritain dans *Art et Scolastique* : "La question essentielle, dit-il, n'est pas de savoir si un romancier peut ou non peindre tel aspect du mal. La question essentielle est de savoir à quelle hauteur il se tient pour faire cette peinture et si son art et son cœur sont assez purs et assez forts pour le faire sans connivence. Plus le roman moderne descend dans la misère humaine, plus il exige du romancier des vertus surhumaines. Pour écrire l'œuvre d'un Proust comme elle demandait à être écrite, il aurait fallu la lumière intérieure de saint

1.—Par ailleurs, la poétesse reçoit de certains critiques la claire suggestion de s'affranchir totalement des règles prosodiques et de multiplier les audaces d'un autre genre. Pure bêtise, si l'on veut, mais malheureusement, dit Pierre de la Gorce, "il ne suffit pas d'être bête pour être inoffensif."

Augustin. Hélas ! c'est le contraire qui se produit et nous voyons l'observateur et la chose observée, le romancier et son sujet en concurrence d'avilissement". Ce témoignage censé, suivi d'une discussion dans le *Roseau d'or*, (No 30) vient d'obtenir l'adhésion longtemps rebelle de François Mauriac dans la *Revue Catholique des Idées et des Faits*, 1er mars 1929 : "Toute la question se ramène pour moi désormais à ceci : *purifier la source*."

A côté des romanciers, mettons les poètes, et disons-leur sans crainte que s'ils échouent, dans l'art catholique de *rendre* le mal, c'est parce qu'ils n'ont pas l'âme assez haute ou qu'ils ignorent les ressources de leur métier. "La Brière" d'Alphonse de Chateaubriant, "La jeune fille Violaine" de Paul Claudel exposent avec toute l'âpreté voulue des situations irrégulières. La critique orthodoxe n'y trouve rien à reprendre, et je ne sache pas que la gloire littéraire de ces auteurs en soit diminuée... Chez nos poétesses du jour, c'est l'intangible mérite de mademoiselle Alice Lemieux d'avoir su jusqu'à présent mettre d'accord sa conscience morale et sa conscience artistique.

"L'Immortel Adolescent" n'est pas — comme on l'aurait insinué *sub rosa* — un mauvais livre, ni même un livre dangereux pour l'ensemble des lecteurs. Je relève cependant, dans *La Lettre*, divers passages en contraste avec les doctrines reçues; puis, là même et ailleurs, des *confessions* qui devraient être pour le moins aussi coûteuses que notre rite sacramentel... *Choses peu rassurantes*.

* * *

Le lecteur aurait grand tort, du moins aurais-je procédé bien lourdement, s'il oubliait, à la suite de ces réserves, la synthèse du début. Mademoiselle Routier possède comme écrivain d'étonnantes ressources, les unes cultivées, les autres en jachère. Si la confiance lui fournit ses thèmes de prédilection, elle a su encore tirer du "coffret de mosaïque" des offrandes, des paysages, des pastiches et des épigrammes où s'affirme un talent généreux, plus varié qu'elle ne le suppose. Son observation paraît rarement en défaut. Ce banal objet qu'à force de voir on ne regarde plus, elle l'aperçoit, s'en empare, le tourne, le retourne en tous sens, et la transposition poétique s'opère comme d'instinct. L'analyse morale atteint parfois jusqu'aux sentiments les plus repliées. Du délayage par ici, de l'étriqué par là, mais d'ordinaire, un développement rapide et complet. (*Pas-sants — Lecteurs*). Au nombre des vraies réussites du recueil, on signalera longtemps *Clarté bleue*; au point que l'auteur finira peut-être par s'en dégoûter, comme Sully-Prud'homme de son *Vase brisé*.

A l'opposé du saint, un poète triste n'est pas nécessairement un triste poète. Il est bien vrai que notre sensible aède s'est davantage complue dans l'expression de douleurs intimes. Mais, outre que son émotion porte en maints endroits la trace du fouet, une ironie délicate et combien égayante s'attache comme un liseré autour des poèmes de mélancolie. Cette mèche déjà un peu grise, "qui tend un piège de sagesse aux tempes", cette chevelure coupée, "petite fin du monde", et la réponse gamine au touriste qui ose s'étonner de voir Québec en fête :

“monsieur, il a neigé”, autant de traits allègres laissant entrevoir à l’horizon du versatile auteur un champ illimité. Je lui suggère d’en profiter pour agrandir encore son domaine. S’il est vrai que toute inspiration poétique se concentre dans l’Amour, c’est à la condition que divers plans se superposent et que l’objet varie.

Mademoiselle Routier reçoit en ce moment l’hommage unanime de la critique; et la gronderie elle-même se fait débonnaire à son endroit. Ce troublant concert ne doit pas l’empêcher de se ressaisir pour dominer son talent et son œuvre. Qu’elle s’applique davantage à bien connaître le mécanisme de notre langue. Qu’elle interroge à cette fin les maîtres du vers sans excepter les prosateurs. Que sous l’égide d’un grand ancêtre, elle s’approche aussi de “notre Histoire honnête”. Et bientôt sa jeune muse pourra nous présenter des fruits mûrs, sans rien perdre de son immortelle adolescence... *Choses émouvantes*, assurément.

Le théâtre importé

On voudrait pouvoir se réjouir sans arrière-pensée des fréquentes importations de théâtre français à Montréal. Au point de vue artistique, c'est parfois une aubaine. Songez alors, si les boîtes de la rue Ste Catherine, Est, demeuraient vides pendant toute cette période, quel arrêt fortuné dans l'entreprise d'abrutissement national à laquelle se livre, depuis un certain nombre d'années, une poignée de drôles et de cabotins !... Mais au point de vue de la salubrité morale et du respect des auditeurs, il arrive que plus ça vient de loin, plus c'est la même chose.

Madame d'Aulnoy raconte dans ses mémoires qu'en 1679, assistant à un drame héroïque en Espagne, elle fut très surprise de voir la foule tomber à genoux et se frapper la poitrine tandis que l'acteur principal récitait un confitoer sur la scène... Théâtre et geste périmés sans doute, et je n'imagine guère que nos édifices actuels soient aménagés pour de pareils mouvements d'ensemble ! Je ne crois pas non plus que nos impresarii aient exigé la production des *Jeux et Miracles pour le peuple fidèle* et du *Pauvre sous l'escalier* de M. Henri Ghéon ; pas

même le répertoire en général si attractif du Vieux Colombyer. Disons tout de suite que l'entreprise est délicate, le choix des œuvres limité, et que là plus qu'ailleurs les circonstances peuvent faire échec aux meilleurs projets... Toutefois il se joue, sur les scènes parisiennes, des pièces moins pures et moins limpides que l'eau sortant du glacier, mais qu'une censure honnête voudra ici tolérer faute de mieux : telles *Si je savais*, de Paul Géraudy, *Le Duel* de Henri Lavedan, *Primeroise* de de Flers et Cavaillet, et jusqu'à cette *Nouvelle idole* de François de Curel, où les faibles du moins savent rougir de leurs faiblesses. De pas un de ces noms, de pas une de ces œuvres ne monte, que je sache, une odeur de sùri : ils sont modernes à souhait. Puis ils ne sont pas seuls de leur marque. Alors, et puisqu'on laisse aux amateurs locaux la courageuse initiative de monter *Le Cid* et *Polyeucte*, pourquoi nos étoiles visiteuses ne nous livrent-elles pas toujours ce qu'il y a de plus sainement attrayant dans le théâtre français contemporain ?

Trêve d'illusions, si l'on jette un regard sur les productions généralement à l'affiche. Le danger et le mal ne résultent pas du fait qu'on voit encore figurer sur nos scènes ce qu'on nomme, aux Etats-Unis, le triangle : le mari, la femme et l'amant. Ils résident dans la vivacité des tableaux, l'effronterie du dialogue, parfois dans le jeu des acteurs, plus souvent dans une thèse qui confirme les situations ou un dénouement qui consacre les faits. Ils ne sont pas toujours "atténués", comme le prétend un homme d'esprit, (*Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1922, p. 17) par "tout le sentiment,

toute la sensibilité, que les auteurs français savent mettre autour de l'acte brutal et par tout le champ d'études psychologiques qu'ils y voient". Et pour ces grands motifs, — si le théâtre demeure légitime en soi, et si l'Eglise décline de renouveler la censure portée jadis, en 305, contre les histrions et les mimes du Bas Empire, — il nous faut tenir plus que jamais aux vieilles règles de prudence édictées par la Morale.

Aussi bien, devons-nous prêcher aux pères et mères de famille d'y regarder de près, avant de confier l'âme de leurs enfants aux douteuses influences du théâtre nouveau qu'on nous annonce chaque automne. En particulier, "il faut à la jeune fille la sécurité, non les risques, écrit le P. Sertillanges. Elle doit marcher sans cesse comme dans un miracle, tous les chemin aplanis par la sollicitude des siens, toutes possibilités offertes pour le bien, aucune pour le mal. Une rectitude, voire une sévérité morale qui contienne dans ses bornes le plus confiant abandon, c'est à la fois son salut et le bonheur". Sauvegarde inouïe, qui déjà paraît miraculeuse en nos foyers de ville : ne faudrait-il pas double miracle pour que cette jeune fille conservât, je ne dis pas sa naïveté, douteux apanage en ce siècle déluré, mais sa santé spirituelle aux stupéfiantes leçons d'un Bernstein ou d'un Bataille ? Non, il n'y a pas deux mots d'ordre ni deux attitudes : les parents devront s'assurer positivement du caractère moral d'une pièce avant de permettre à leurs filles de s'y rendre, et garder la même règle, avec les nuances qui conviennent, quand il s'agira des garçons. Et nous ne croyons commettre ni empiètement ni erreur en affir-

mant que leur curé en personne leur tiendrait un semblable langage.

* * *

L'usage s'est introduit, à l'arrivée des acteurs d'outre-mer, de leur offrir des dîners et des réceptions d'apparat. La chose paraît bien un peu ridicule, étant donné qu'un acteur étranger doit être largement satisfait du cachet et des applaudissements qu'il récolte en ce pays. Les comédiens sont des comédiens, voilà tout, et Jules Lemaître plaisantait volontiers ceux d'entre eux qui veulent nous la faire à l'intellectuelle, en donnant des entrevues et conférences sur des sujets étrangers à leur profession. Il n'est pas vrai non plus que les artistes engagés par nous, représentent officiellement le ministère des Beaux-Arts, même quand ils sortent d'un théâtre subventionné, ce qui n'est pas toujours le cas de nos étoiles visiteuses. Mais j'ai tort de vouloir condamner les démonstrations en leur honneur, puisque c'est là même que je désire faire insérer mon petit boniment à leur usage.

Il s'agit en effet de prévenir ces "messieurs-dames", comme on dit si curieusement là-bas, que tout ce qui est joué à Paris ne devrait pas l'être : à Paris d'abord, à Montréal surtout. A la saison théâtrale de 1924, au cours d'une série honnête, puisée aux répertoires classique et moderne, deux troupes de passage ont trouvé moyen, une fois la confiance établie dans notre public, de lui servir, non pas du "tord-boyaux à la Bernstein", (Olivar

Asselin) mais les drogues opiacées dont j'inscris l'éti-quette en hésitant: *Montmartre, Chambre à part, La prise de Berg-op-Boom*. L'auditoire avala le tout sans protestation aucune: si la verve gauloise est importée sur nos rives, le sifflet parisien ne l'est pas. La grosse majorité cependant condamne ces impertinences, véritable insulte à la foi, aux mœurs et aux goûts de notre population. Les étoiles, sans doute, sont de bonne foi, planant si haut au-dessus de nos misérables contingences locales ! Je suggère alors qu'un imprésario, un député ou un ministre leur fasse connaître à table, pendant le champagne, l'état de choses existant sur la terre, du moins sur la terre... canadienne.

Ce discours pourrait être livré sous deux formes diverses et même opposées. Je connais tel habitué de "bon théâtre" qui consentirait volontiers à guider moralement ces artistes dans le choix d'un répertoire, mais en les faisant se méprendre sur la véritable situation. Il mettrait de l'avant notre ignorance des lettres en général et du théâtre en particulier, nos étroitesse de vues et nos pudiques attitudes, notre soumission aux prêtres, que sais-je, pour augurer de là l'effritement possible de l'assistance et la diminution des recettes. Puis avec force *voyez-vous et n'est-ce pas* de la nuance la plus douceâtre, il conclurait à la nécessité de sacrifier les exigences de l'art à certaines circonstances qui font que... que... etc. Oh ! non, de grâce, pas ce langage de pleutre ! Nos orateurs en général savent assez le français pour en trouver un autre plus véridique et non moins poli.

On poserait d'abord cette assertion que les Canadiens connaissent moins bien que d'autres, mais suffisamment les exigences de la scène, et beaucoup mieux que d'autres, les exigences de la morale. Pour eux, le théâtre français moderne est jugé : c'est un véritable maquis : les trois-quarts des productions à la mode étalent sur la scène, en formules et gestes des plus audacieux, *l'enseignement et la pratique de la débauche*. La critique neutre s'en est émue à plusieurs reprises et *Comœdia* n'a pas craint d'ouvrir une campagne contre la manière dont certains directeurs de théâtre comprennent leur métier, "n'offrant à leur clientèle que pièces à tendances comme à titres obscènes ou orduriers, annoncées d'ailleurs par des affiches d'un goût aussi déplorable."

Dans cet énorme pourcentage il est peu d'œuvres qui s'imposent par leurs qualités littéraires ou proprement dramatiques. Sans doute il peut arriver que du fond d'une sale intrigue ou d'une situation équivoque, un beau cri jaillisse sur la scène et vienne, secondé d'un puissant geste, semer l'émotion jusqu'aux derniers rangs de l'assistance. Mais l'honnête spectateur qui vient d'applaudir se ressaisit bientôt, et il constate que seul l'immense talent d'un interprète a su tirer du drame ce qu'il ne contenait pas, à savoir une impression de noblesse et de beauté réelles. Je pourrais multiplier les exemples. Ils ne suffiraient pas à réhabiliter les auteurs, tant s'en faut.

Par ailleurs les Canadiens n'ignorent pas qu'il est possible de trouver, dans le dernier quart de cette vaste

production, des pièces éprouvées, des nouveautés même qui satisfont aux goûts les mieux avertis comme aux consciences les plus honnêtes. Je viens d'en citer un échantillon : la comédie intitulée *Si je voulais !* Ce n'est évidemment pas un entretien de retraites fermées, mais suivant la formule en vogue, une jeune fille peut y conduire sa mère ! Eh bien ! chose à peine croyable, cette pièce si spirituelle et si dégourdie fut au printemps de 1926 retirée des affiches de l'Orpheum, *avant la première représentation*. Il semble exagéré de prétendre qu'elle fut remisee parce que trop honnête : mais pourquoi offrir à la place une ordure empruntée sans doute au répertoire des *Capucines* ou des *Mathurins* ? Inutile donc de venir nous leurrer avec des prétextes. Le choix étant possible et relativement aisé, nous demandons qu'on veille de près à son exécution. *De près* signifie qu'aucune exception ne saurait être admise par notre public. Voilà un premier point à faire entendre dans le langage le plus éthéré possible aux étoiles-convives descendues de l'éther pour nous amuser, nous instruire, et à l'occasion nous élever.

Mais n'oublions pas que tombées du ciel de France, elles représentent officiellement leur pays. Certaines considérations patriotiques pourront se glisser dans le discours de bienvenue. (Je les voudrais d'un ordre à part, assez différent de ce qu'on nous sert d'habitude en d'analogues circonstances). On se souvient de la douloureuse surprise des Français au début de la guerre, en constatant la faiblesse de leur crédit en Amérique, plus spécialement auprès du clergé irlandais des Etats-Unis. Ce courant d'antipathie fut noyé deux ans plus tard dans

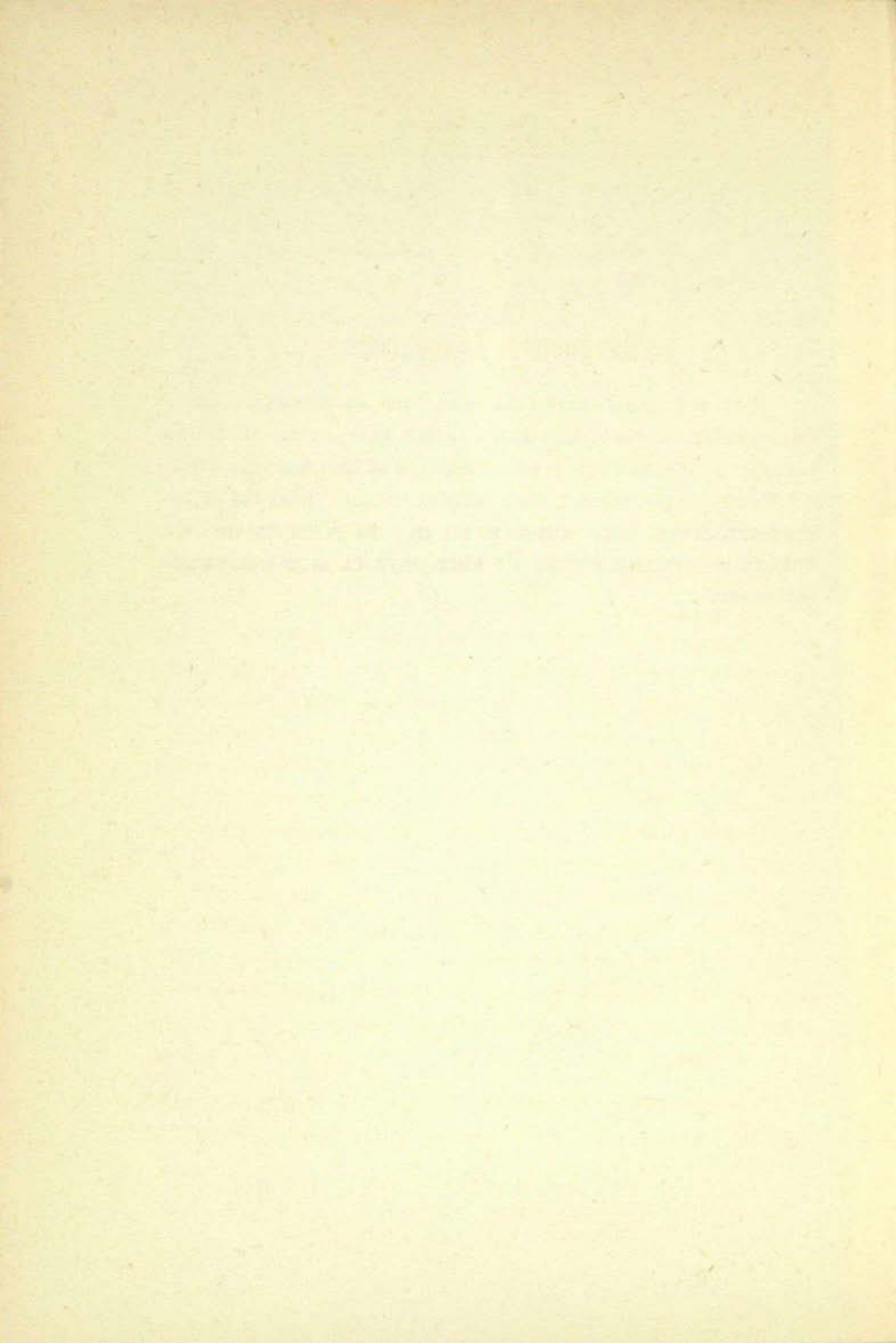
la vague de patriotisme soulevée par l'intervention américaine. Il avait deux causes : la persécution religieuse en France et la littérature pornographique. On le comprit si bien là-bas qu'on fonda immédiatement le *Comité de propagande française à l'étranger*, en vue de représenter au dehors la France telle qu'elle est, avec ses torts réels et ses mérites ignorés. Le Comité dut être maintenu après la guerre, — comme tant d'autres entreprises dont l'urgence éclata sous le coup du terrible événement.

Il devint facile alors de supputer l'influence du mauvais théâtre sur le sentiment populaire à l'étranger. Déjà plusieurs années auparavant, à l'apparition de *La Française* de Brieux, la critique avait dénoncé ce type infidèle, colporté à l'extérieur et défigurant aux regards du monde entier la vraie image des femmes de France. Les choses ont marché depuis. L'œuvre dramatique des cinquante dernières années nous représente une société entière livrée aux puissances d'argent, l'amour pur voué au ridicule et le mariage aux pires profanations. Etant donné l'invincible tendance d'un spectateur de drame à tout généraliser, il ne pourra qu'entretenir des idées fausses sur la mentalité de la famille française aux confins des deux siècles. Même la figure si nette et si haute du Poilu ne devait pas échapper à l'outrageante déformation. Voyez-le, dans *Le Soldat sous l'Arc de Triomphe*, revenu des tranchées bavard et grandiloquent, aveugle et injuste, obscène et révolté.

Il ne faut pas que cette trahison, car c'en est une, trouve des partenaires ou des complices en ce pays.

Nous saurons exiger qu'on nous montre sur la scène le visage de cette France inconnue ou méconnue, la probité de son peuple, le courage de ses femmes, l'abnégation de ses patriotes. Si tout cela existe, il est nécessaire que la masse des étrangers s'en rende compte et non pas seulement quelques rares observateurs.

J'ai dit qu'il faudrait nuancer ce canevas en le transposant dans le discours... Au fait, je me demande comment nos visiteurs pourraient s'offusquer ou même s'étonner de pareilles réclamations, dictées dans un esprit tout fraternel, sans autre souci que la réussite de leur entreprise, le bon renom de leur pays et la préservation du nôtre.



Marguerite Taschereau

"Les pierres de mon champ"

On a vraiment trop de ses dix doigts pour compter les ans écoulés depuis que la conscience littéraire existe en ce pays, ou du moins, depuis que son empire paraît plus généralement reconnu. Elle avait eu jusque-là, de Napoléon Bourassa à Laure Conan, des représentants ou des disciples isolés, soumis à ses diverses consignes : l'ensemble de nos écrivains s'y dérobaient avec ingénuité. Historiens et critiques surent analyser de façon très plausible les causes de cette longue léthargie, inutile de les rappeler en ce moment. Qu'un réveil nous soit enfin annoncé, voilà déjà un vif sujet de consolation patriotique. Ou bien, en effet, il s'agit d'un réveil de la conscience littéraire, voire artistique, ou bien nos quotidiennes déclarations, jointes aux témoignages des étrangers sur l'inspiration et le mérite des œuvres, sont du pur verbiage.

La conscience littéraire formule de nombreux préceptes : toute une série de *tu dois* dont l'ensemble,

réduit en secs aphorismes, formerait un code immense, de nature à intimider l'écrivain d'occasion, à plus forte raison le professionnel au bord de sa carrière. Pourtant de ses maximes, les plus impératives furent toujours les moins obéies. Qu'on les ramène à deux simplement : *Tu dois savoir attendre* — *Tu dois styliser ta pensée*. En chaque pays, depuis toujours, on viole à cœur joie ce double commandement. S'il eût fallu appliquer aux corps délictueux la peine antique, se figure-t-on le nombre et l'amplitude des bibliothèques incendiées !

Tu dois savoir attendre. Précepte à la vérité bien élémentaire. Puisque le plus obscur métier, le moindre service social exige un sévère apprentissage ou périt sous les coups de l'improvisation, que dire de la profession d'écrivain, si richement dénommée par Lacordaire "le ministère de la pensée."

Outre la nécessité d'acquérir un long savoir et de vivifier cette culture par les contacts de l'expérience, il existe pour nos gradués des couvents et collèges un autre motif de séquestrer leur plume, et de prendre patience à l'exemple du public liseur qui n'attend rien d'eux présentement. On vient de dire aux auteurs classiques un adieu qui signifie au revoir pour les esprits d'élite. Mais on ignore en tout ou en partie la littérature contemporaine, puisque les Morceaux choisis et les Manuels historiques s'arrêtent le plus souvent aux alentours de 1880. "De même, dit agréablement Jean Giraudoux, que le col-légien est fixé sur ses tantes et grand'mères et ne l'est "pas sur les jeunes femmes, il peut vraiment avoir de

“la curiosité et de l’amour pour les formes de la nouvelle littérature. Tous les jeunes esprits, de ce fait, se “trouvent inévitablement tournés vers le vide pressenti.” Et quoi qu’il en soit du péril des mauvaises rencontres, il faut bien que la jonction ou mieux la compénétration s’opère entre les deux genres. Nul écrivain en herbe ne saurait écarter les avantages ni se dérober aux charmes du style imagé, concret, vivant et naturel en vogue à notre époque. Le noviciat littéraire demeure stérile ou incomplet sans le subtil dosage d’où un jour naquirent la prose d’un Jules Lemaitre et d’un Robert de Flers, la poésie d’un Charles Guérin et d’un Auguste Angellier : résidu plein de saveur et constante merveille qu’en un terme barbare on nomme le néo-classicisme. Or le facteur temps est indispensable à une telle formation : en dépit et même à cause de la facilité, le plus grand obstacle à l’art. Je plains véritablement cette jeunesse des deux sexes aux serviettes gonflées de manuscrits, sans cesse à l’affût des différents concours, et qui semble n’avoir pas assez de trois quotidiens et d’une demi-douzaine de revues pour distribuer ses glanes, — seul mot qui convient à ces produits illusoires d’une impossible originalité. A regret mais sans remords, en ma qualité de directeur de revue, c’est presque chaque semaine qu’il m’arrive de rejeter ainsi de précoces offrandes. “On ne passe pas”, ou, ce qui revient au même : “Vous repasserez !”

Tu dois styliser ta pensée. Il faut savoir ici distinguer entre littérature d’art et littérature d’action. Quand la conscience littéraire édicte ses préceptes, elle s’adresse

avant tout aux artistes de la plume, non aux rédacteurs de faits divers, aux lanceurs de programmes et aux fabricants d'annonces, — encore qu'en tout domaine le goût de la chose bien faite soit à la base des réalisations supérieures. Elle ne tiendra pas non plus le même langage au journaliste pressé, talonné, tiraillé en tout sens, et à l'écrivain de revue, au dramaturge ou au romancier qui a du temps et de l'espace à sa disposition. A tous cependant elle saura parler raison comme sa sœur la conscience morale.

Quoi de plus essentiel et de plus raisonnable, en effet, si l'on prétend le moins du monde influencer le lecteur, que d'imprimer à son œuvre le cachet de la beauté et de la durée. C'est par là que des écrits millénaires ont traversé les âges et sont parvenus jusqu'à nous; par là que "telle parole de Pascal entre en nous avec une telle "force irruptive que, de longues années durant, aux "heures de rêverie solitaire, nous l'entendons retentir "encore au fond de notre âme." (V. Giraud.) Plaignons-les, ces naïfs auteurs qui croient pouvoir galvaniser le présent et stupéfier l'avenir par d'innocentes rengaines

Où le péché de l'art n'a jamais pénétré,

quand par ailleurs on voit des maîtres de la prose ou du vers ne réussir à garder leur prestige qu'à la condition de constamment se renouveler. Je n'ai pour ma part, aucune estime de l'écrivain qui n'a pas su se créer des difficultés avant d'écrire : parce que, prosateur ou poète, il ne tiendra pas compte davantage des difficultés toutes

faites concernant le choix du sujet, la composition de l'œuvre, les caractères, les images, le rythme et la syntaxe. L'excès opposé, qui consiste à faire de la joaillerie littéraire en un trop habile sertissage de figures et de mots, ne semble guère à craindre, dès là qu'on poursuit un style logique, animé par la flamme intérieure de l'esprit. N'a-t-on pas affirmé récemment que le grand mérite de Fromentin, c'est de faire sentir l'intelligence dans la moindre ligne d'une description.

Il m'est aisé à présent, grâce aux précédentes remarques, de caractériser en peu de mot *Les pierres de mon champ*. Une conscience littéraire devant laquelle tout critique doit s'incliner, offre au peuple canadien un amas de pensées qu'elle a voulues "dures et pratiques comme des pierres," et j'ai la satisfaction d'ajouter : polies comme celles qu'un torrent a lavées. A part l'attrait d'un genre neuf ou peu exploité en ce pays, on y trouve la netteté brillante, la justesse hardie et la vigueur ramassée que ce genre comporte. L'auteur y est parvenue sans recourir aux nouveautés verbales, en creusant le vieux fonds de la langue, comme le voulait Fromentin. Elle prend les termes usuels dans leur acception la plus excellente; puis elle voit à leur agencement avec une sévère logique, et un sens du rythme absolument inné; de sorte que l'un sert à l'autre de réflecteur et de soutien : et c'est tout cela, mais rien que cela qui s'appelle écrire en français.

Mademoiselle Taschereau a su attendre ! Pareille réussite risque moins d'étonner quand on songe que sept

ans se sont écoulés depuis la publication de son premier volume : *Etudes*. Tout le temps consacré à la réflexion, allait au bénéfice de l'originalité. L'auteur a fréquenté Vauvenargues et LaRochefoucauld, comme l'indique assez l'emploi à intervalles de l'impératif et du tutoiement de majesté. Aux endroits mêmes des possibles réminiscences, il est clair qu'une lente assimilation s'opéra au plus intime de l'écrivain. Et d'un bout à l'autre de l'aimable recueil, j'admire le tour personnel joint au revêtement de formes longtemps caressées et dûment remaniées. On l'a dit maintes fois, et M. Bernard Grasset le répète au cours de ses savoureuses *Remarques sur l'action*, dans tous les ordres de créations, la forme est le vrai titre de propriété de la pensée.

Dans ce Canada intellectuel que la surproduction n'afflige en aucun domaine, on peut légitimement espérer qu'une conscience littéraire saura frayer sa route et toucher le succès, sans qu'il soit nécessaire de recourir aux violentes réclames organisées ailleurs autour du *Vient de paraître* ! Contentons-nous — mais en donnant à une vieille formule sa plus haute tension — de souhaiter au livre de mademoiselle Taschereau tout le succès qu'il mérite.

Monseigneur Baudrillart et les Lettres françaises¹

Vous vous demandez sans doute comment j'ai pu me décider à accepter l'impressionnante tâche de vous présenter ce soir notre hôte si distingué, monseigneur l'évêque d'Himéria. En me faisant la réflexion suivante: Mon pauvre ami, tu auras beau dire et beau faire, tu ne réussiras jamais à gâter complètement une soirée aussi splendide, aussi gorgée de délices que celle que l'on nous réserve à Ottawa, le 12 mai... Voilà. Mais pour tout dire, je me sentais encouragé aussi par le nombre et la richesse des aspects que présentent, Monseigneur, votre auguste personne et votre bienfaisante carrière. De ces aspects si variés, lequel retenir? Chose étrange, j'eusse aimé reproduire de Votre Grandeur une image toute sereine et pacifique, telle que suggérée par ses traits corporels et par l'ensemble de son œuvre. J'eusse aimé, par exemple, faire mention de vos livres, ces beaux livres qu'on nous fait savourer dans les réfectoires monastiques, sans doute pour nous consoler du silence

1.—Discours prononcé le 12 mai 1927, dans la Salle St-Jean-Baptiste d'Ottawa, à l'occasion de la conférence de Mgr l'Evêque d'Himéria, sur *La vocation missionnaire de la France*.

de règle et du régime végétarien ; ou encore, m'attarder à vos sermons et conférences, surtout à ces fameux discours de rentrée à l'Institut Catholique, — pendant la messe du Saint-Esprit, — si différents d'année en année, qu'on dirait vraiment que vous prétendez faire de chacun d'eux comme un portique neuf à vos vieux bâtiments. Et cependant, et malgré moi, une toute autre image surgissait à mes yeux : pas celle de l'écrivain, du recteur ou de l'orateur, mais celle du grand patriote et défenseur des lettres françaises que vous êtes et que vous avez été surtout durant la Guerre. Vous me pardonnerez, Monseigneur, d'évoquer en votre présence d'aussi pénibles souvenirs. Comme l'a dit un de vos émules en histoire, M. Pierre de la Gorce, "à côté de ce que le temps efface, il y a ce que le temps grandit".

Mesdames et messieurs, je vais pouvoir résumer à grands traits une page contemporaine que vous connaissez aussi bien que moi. La France est avant tout une nation qui vibre et qui rayonne, une nation-apôtre, comme on ne manquera pas de nous le rappeler dans un instant. Elle compte à bon droit sur les réactions favorables que son génie est censé opérer non seulement chez les autres races latines, mais même chez des peuples à tempérament discordant. Quelle ne fut pas sa surprise, au début de la guerre, de constater la faiblesse de son crédit en Amérique et spécialement auprès du clergé catholique des Etats-Unis. On eut vite fait de scruter et de reconnaître la cause du malentendu. Il s'agissait en effet d'un pur malentendu, mais il était de taille, comme nous allons voir.

En vertu de nos ascendances et même de notre propre mentalité, nous sommes de beaucoup mieux situés que nos voisins du sud pour juger dans l'ensemble la production littéraire ou dramatique de France et pour régler sagement nos importations. Si un fourvoiement se produit de temps à autre, il accuse inertie ou complaisance de notre part plutôt que véritable ignorance. De même sommes-nous mieux situés pour distinguer le peuple français d'avec les représentants du pouvoir et ses aspirations intimes d'avec le caractère de telle ou telle législation.

Chez nos voisins au contraire — et sauf exceptions — on avait cru trouver une manifestation complète de l'esprit français dans certaines œuvres littéraires commandées et expédiées par ballots, à l'exclusion de toutes autres : littérature de bas-fonds dont le sujet lui-même, sans compter l'imagerie dont il s'accompagne, dispense aisément le lecteur de fortes connaissances linguistiques. Il n'est pas requis non plus d'être bilingue pour deviner le sens de certaines évolutions dramatiques ou chorégraphiques dirigées par des étoiles de Montmartre. Etant donné alors la tendance du lecteur ou spectateur à tout généraliser, on ne pouvait manquer de juger la littérature française et tout ce qu'elle exprime : religion, mœurs, famille, société, d'après ce type infidèle ainsi colporté à l'étranger.

Il y avait bien le voyage outre-mer pour corriger cette impression. Mais les voyages sont des états d'âme : on en rapporte à peu près ce que l'on veut.

Et je me suis laissé dire que les yankees en route vers la grande capitale n'y allaient pas d'ordinaire pour fréquenter les cours de l'Institut Catholique. Ignorant tout du Paris religieux comme du Paris charitable, ignorant tout de la province et de ses fortes hérédités catholiques, ils rapportaient chaque fois du pays de France une image tronquée et défigurée.

Le clergé, d'autre part, peu attentif aux retours marqués de l'élite et aux divers symptômes de renaissance religieuse, n'envisageait guère que l'hostilité gouvernementale et les antécédents posés par Waldeck-Rousseau, Combes et Viviani. C'est vous dire, mesdames et messieurs, que les propos de haine et les rapports diffamatoires jetés aux quatre vents par l'Allemagne trouvaient dans cette partie de l'Amérique un sol propice et même déjà ensemencé.

Telle était la situation, au mois d'avril 1915, quand la guerre accentuait partout ses ravages. La cause du mal une fois découverte, il s'agissait d'appliquer le remède. C'est alors que fut fondé cet admirable Comité de Propagande française à l'étranger qui se donna pour mission de projeter par-delà les mers le vrai visage de la France. Pour comprendre, mesdames et messieurs, l'amplitude d'un tel mouvement, ses difficultés de tout genre, il faut avoir reçu comme moi, de quinzaine en quinzaine, les communiqués de cette étrange guerre superposée à l'autre. Détruire en quelques mois ou quelques années une légende accréditée depuis au-delà d'un demi-siècle; contre la publicité du mal organiser la

publicité du bien ; et pour cela, mobiliser le talent comme on vient de mobiliser la force ; choisir les buts, diriger les attaques, réprimer les indiscretions, stimuler les lents ; surtout maintenir cette offensive morale jusqu'à en faire, non un épisode ou une phase, mais le pendant de la Grande Guerre, n'était-ce point là une de ces folles entreprises que seule justifie l'imminence d'un grand péril ou l'inspiration d'un grand amour ?

Et qui donc a été l'âme dirigeante, le constant animateur de l'entreprise ? Qui l'a menée partiellement à bonne fin ? Qui la soutient encore à l'heure présente ? Un nom monte à nos lèvres, nom aux syllabes éclatantes comme le clairon des grandes marches, nom que je vous jette en supprimant tout qualificatif devenu inutile : BAUDRILLART.

Mesdames et messieurs, l'œuvre du comité n'est pas finie. Il persévère en effet sous un vocable à peine changé. Il persévère et il agit. Ce voyage entrepris par son fondateur, à une époque de l'année particulièrement chargée et difficile, dans des circonstances de santé que nous déplorons, cette série de discours qu'on avait prétendu réduire au minimum, enfin le sujet même de la conférence de ce soir : L'expansion missionnaire de la France, autant de signes qui dénotent la survivance d'une idée et la prolongation d'un effort.

Effort et pensée seront ici appréciés à leur juste valeur. S'il est possible de rassembler dans cette capitale un auditoire apte à goûter l'éloquence dans son

inspiration même, plutôt que dans l'émoi physique qu'elle cause, cet auditoire, Monseigneur, vous l'avez ce soir devant vous. Je le connais d'assez longue date, et je puis certifier à Votre Grandeur qu'il n'eut à déposer aucun préjugé pour venir L'entendre parler de la France et des "points spirituels du globe" où son soleil ne se couche pas.

Cet auditoire, Monseigneur, je devrais tout de suite vous le confier. Mais je ne puis oublier que je suis le représentant éphémère de la communauté qui vous reçoit en ce moment. Laissez-moi vous dire que ce contact nous honore en même temps qu'il met à jour de fortes et discrètes harmonies. Vous avez vu tout à l'heure, au monastère, et vous pourriez encore apercevoir dans cette salle, mais dissimulée aux encoignures, notre jeunesse étudiante qui se prépare, avec son émule des autres scolasticats de la ville, à exercer plus tard un apostolat basé sur l'Evangile du Christ et sur cet "évangile naturel" dont parlait hier Sa Sainteté Pie XI et qui a nom le Thomisme. Or s'il est un pays où cette incomparable doctrine étend chaque jour son empire, c'est bien le vôtre, Monseigneur. Et si le thomisme en France est descendu dans la rue, comme le proclamait à cette place M. Etienne Gilson, si son fondateur connaît chez vous des succès de librairie à faire concurrence aux plus habiles romanciers, c'est parce qu'il a d'abord établi ses quartiers dans vos admirables Facultés de Lille, de Toulouse, de Lyon et d'Angers, et surtout dans votre Institut Catholique où ses porte-voix officiels se nomment tour à tour Peillaube et Sertillanges, Gillet et Blanche, Pécoul et Maritain.

De plus, Monseigneur, nous connaissons de votre vie privée ce détail émouvant que là-bas, au Séminaire des Carmes, vous célébrez chaque matin la sainte messe dans l'ancienne cellule du Père Lacordaire aujourd'hui transformée en oratoire. Au fond, derrière une vitrine, sorte de musée Lacordaire, on retrouve divers objets qui furent à sa disposition; son crucifix, des livres, ses terribles instruments de pénitence, surtout la tunique blanche qu'il portait lors du discours à Notre-Dame sur *la vocation de la nation française*. Ces matériels souvenirs vous créent, il nous semble, une ambiance, une sorte d'enveloppement mystique où votre haut talent n'a pu que s'affiner et s'accroître. Et tout cela vous magnifie davantage aux yeux de cette jeunesse habituée à voir dans le moine restaurateur un parfait modèle des vertus religieuses, comme il apparaît sans doute en France, dans l'angoisse du moment, un type accompli d'abnégation intellectuelle et de soumission au Chef de l'Eglise. Aussi quelle n'est pas sa fièvre et notre commune hâte de vous entendre, vous qui, pour avoir vécu et prié si longtemps dans un pareil décor, avez hérité mieux que la tunique de Lacordaire : son manteau.

Etienne Gilson¹

"Quand nos pères allaient au sermon"

M. le président, M. le conférencier,
mesdames, messieurs,

...et je devrais plutôt dire, pour garder la note locale : *mes frères*, ou encore, comme on débutait au moyen âge : *Bele doulce gent*.

Si la direction du Cercle avait bien voulu supprimer cette fois le remerciement d'usage, elle aurait fait du coup deux heureux : M. Gilson, dont la modestie bien connue serait sortie de cette salle, satisfaite et comme en se gourmant ; puis votre serviteur, pour des motifs que vous savez fort bien deviner. J'entendais tout à l'heure une des admiratrices du conférencier, fervente catholique sans doute, dire à sa voisine : "Si nous avions dans l'Eglise une douzaine de conférenciers comme M. Gilson !"

1.—Discours prononcé au Cercle Universitaire de Montréal, le 15 décembre 1928, à la suite d'une causerie de M. Etienne Gilson, professeur de la Sorbonne, du Harvard et du Séminaire de Toronto.

Oh ! madame, comme vous y allez ! Nous n'en avons qu'un, ce soir, parmi nous, et Dieu sait s'il va me donner assez de mal !... Mais aussi, pourquoi m'avoir choisi comme victime ? Je suppose que nos directeurs, prévoyant que M. Gilson allait silhouetter les robes blanches et marquer l'action religieuse de mes frères dès le début du XIII^e siècle, ont cru habile et probant de m'exhiber ensuite devant la foule comme un *prodige de survivance*.

“Quand nos pères allaient au sermon”, avons-nous lu avec surprise sur nos cartes d'invitation. Quel charmant titre, monsieur, tout rempli de promesses que vous avez tenues ! Le sermon médiéval, quel sujet mieux aligné avec celui de vos conférences de Saint-Sulpice et de nature, tout en l'humanisant d'une certaine façon, à en prolonger davantage la portée ! Vous nous parliez ces jours-ci, avec votre impérieuse logique et votre vif sentiment de l'époque, de l'idéal social du moyen âge. Or ce sermon médiéval, restauré, rebâti par vous avec une fidélité, une puissance d'illusion où ne manquait plus que la voix même du prédicateur, nous est apparu comme la meilleure ou plutôt l'unique expression de la Société, dans un temps où le cinéma et la presse n'existaient pas, où le théâtre lui-même, sorte d'empiètement du dialogue sur les hymnes liturgiques, n'était guère autre chose qu'un genre adouci de prédication. Que l'on fasse dans ces homélies parfois si étranges, la part de l'artifice oratoire — mais jusqu'à quel point la chose est-elle possible ? — que l'on y corrige la lettre par l'esprit, et voilà pour la peinture au moins approximative des mœurs. Quant à la fixation de l'idéal social, nous savons également qu'elle fut l'œuvre des

prédicateurs, non moins que des théologiens et des juristes. Déjà dans son grand ouvrage : *La chaire française au moyen âge*, un auteur pas trop vieilli, A. Lecoy de la Marche (aucune parenté, vous savez !) voyait en eux les mainteneurs de cette idée, fondamentale en sociologie, de l'inégalité naturelle des hommes et de leur égalité selon le Christ. Mais vous jetez après lui votre coup de sonde, et comme toujours il ramène à la surface quantité de faits et de doctrines qui disposent d'un point obscur où parachèvent une démonstration.

Il m'a été particulièrement agréable et réconfortant de vous voir reprendre cette question, longtemps controversée, de la langue du sermon médiéval, en tenant pour avéré qu'il était, sinon toujours composé, du moins toujours débité *en français*, tout comme les poèmes populaires et les chansons de gestes. Vous accentuez par là la déroute des ennemis intellectuels du moyen âge, surtout de deux historiens que vous avez l'élégance de ne pas nommer, que vous fréquentez peu, mais que vous rencontrez souvent, presque autant de fois qu'ils vous est donné de remonter aux sources d'un mensonge historique.

Et tout cela, et tant d'autres aperçus que je néglige, offert aux profanes dans une langue épurée, pleine de saveur, et sans nul appareil scientifique. Votre méthode nous change assurément de ces savants paléographes qui, "à propos de n'importe quoi, vous versent toute une bibliothèque sur la tête." (G. Bernoville). Il est bien vrai que tel de vos jugements historiques ou de vos jugements de doctrine implique derrière lui un prodigieux amas d'érudition. Mais vous savez si bien lier et racler votre

gerbe qu'elle se tient debout au milieu des autres, nette et solide comme celle du patriarche biblique; et si vous ne rêvez pas que les autres sont en prostration autour d'elle, cela est dû encore à une humilité qui serait passée en proverbe si vous n'étiez si jeune ! Oui, nous nous rendons compte admirablement de ce qu'il a fallu de dure recherche pour composer votre moisson. Votre bibliothèque, monsieur, elle est partout : à Boston, à Paris, à Fribourg, à Milan et à Rome. Vous voyagez un peu, vous savez aussi consulter à distance; et vous attendez un an, deux ans, vous laissez un travail en plan, pour recevoir cette référence en trois lignes de laquelle dépend le sort d'une théorie ou la valeur d'une interprétation. Vraiment, nous sommes émus d'un tel labeur, dont une part nous revient chaque année à Montréal, tandis qu'un autre subsistera à Toronto, et c'est avec une fierté à la fois canadienne, française et catholique que nous saluons en vous beaucoup mieux qu'un "cher maître", un maître !

Mesdames et messieurs, en écoutant M. Gilson, en le voyant plutôt restaurer sous nos yeux le sermon médiéval, comme on fait d'une antique verrière, avec la même conscience et j'allais dire la même dévotion, vous vous êtes demandé sans doute si ce sermon d'église et de plein air était supérieur ou inférieur au sermon d'aujourd'hui. A coup sûr il était différent... Combien différentes aussi les conditions dans lesquelles il fut composé, puis livré. Cette estrade mobile où notre conférencier installa ses prédicateurs, elle s'appelait en latin *scafaldus* : échafaud ! Les mots ont une vocation : mais celui-ci n'obtint que plus tard sa sinistre valeur. De fait, combien de jeunes

prêtres ou religieux montent aujourd'hui dans la chaire comme des condamnés à mort ! Le goût critique des auditeurs, plus affiné et plus répandu qu'autrefois, leur fait éprouver davantage le sentiment de leur responsabilité. Ils ont également l'impression que les vieilles formules de l'enseignement, comme celles de la prière, paraissent usées aux oreilles du plus grand nombre, sans être pour cela mieux comprises.

Enfin, — mais ici je ne crois pas qu'il faille s'inquiéter outre mesure — le sermon contemporain n'est plus comme son ancêtre, un genre littéraire officiellement reconnu. Lisez les plus récents historiens de la littérature et les tout derniers critiques, lisez Gustave Lanson, René Lalou, Albert Thibaudet, Henri Massis même : vous verrez que l'éloquence de la chaire a été par eux copieusement évincée. On veut bien se souvenir que selon une thèse fameuse de Brunetière, les sermons du grand siècle auraient donné naissance à la poésie lyrique. On veut bien signaler, en ce centenaire du romantisme, le passage à Notre-Dame d'un nommé Lacordaire. Mais là se bornent les complaisances de la critique, — à moins qu'on ne considère comme de la critique le sketch si amusant des journaux de Paris à l'ouverture des stations de carême.

Après tout, ce système d'exclusion, que l'on imite d'ailleurs au Canada, est trop général pour manquer absolument de logique. L'éloquence sacrée fait appel, comme sa sœur l'éloquence profane, au grossissement oratoire, aux puissantes familiarités de la conversation qui est un don plutôt qu'un art. Elle utilise en outre, et

principalement des influences mystiques, surnaturelles, qui défient toute analyse. C'est donc moins un genre littéraire fixe qu'une action continue à travers les temps, une force qui va, et saint Paul irait jusqu'à dire : une folie, *stultitiam* ; c'est une folie en marche ! Peu importe le sort que lui réservent les manuels. Il lui suffit d'avoir été choisie, adoptée par Dieu comme instrument essentiel de salut pour les croyants : *Placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes*.¹

Est-ce à dire pour cela qu'un prédicateur ait droit de négliger l'art, l'art de la composition et celui de la diction ? Il devra au contraire, ayant nettoyé son cœur de toute pensée vaine, donner à sa parole — écoutez, cela est formidable ! — une expression qui s'adapte à l'intellectualité moyenne des auditeurs et qui en même temps convienne à la Divinité... Quel amas d'exigences et quel besoin de progrès ! Et pour toucher un point, lequel servira aussi de point final, comment ne pas applaudir à la récente démarche de notre Commission pédagogique, instituant des cours de diction aux professeurs du primaire ; et pourquoi ne pas joindre un vœu à cette démarche : à savoir que pareil enseignement soit distribué dans tous nos couvents et collèges, séminaires, juniorats et scolasticats. Qu'on fasse venir au besoin des professeurs de l'étranger dont un seul, je pense, pourrait faire le service dans huit ou dix établissements. Qu'on

1.—On enseigne que ce mot de saint Paul s'applique à l'objet de la prédication, qui est la folie de la croix. Mais le genre même comporte, suppose une telle audace et comporte tant d'aléas qu'on peut fort bien le taxer de folie à son tour.

nous accorde ce point essentiel, ce secours de nécessité, et pour le reste, que la "*bele douce gent*" nous fasse confiance. Nous sommes en progrès sur nous-mêmes. Faites-nous confiance, messieurs, et dans un proche avenir, quand vos fils iront au sermon, ils feront comme vous ce soir : ils ne dormiront pas.

TABLE

<i>Avertissement</i>	7
UNE ENQUÊTE SUR LA CRITIQUE	13
LE PROBLÈME DE L'ORATEUR	37
EDOUARD MONTPETIT	47
HAGIOGRAPHIE LAÏQUE	57
LETTRES DE FADETTE	63
RETOUR SUR MARIA CHAPDELAINÉ	75
ROBERT CHOQUETTE	87
BLANCHE LAMONTAGNE-BEAUREGARD	95
SIMONE ROUTIER	103
LE THÉÂTRE IMPORTÉ	113
MARGUERITE TASCHEREAU	123
MONSIEUR BAUDRILLART	129
ETIENNE GILSON	137

BNQ



000 529 297